

*Paris de l'antiquité à nos jours*

# NOTICE

SUR

# RACHEL

PAR

M. VÉDEL

ANCIEN DIRECTEUR DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

~~~~~  
Extrait de la REVUE DES RACES LATINES  
~~~~~

PARIS

IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLEON CHAIX ET C<sup>IE</sup>

RUE BERGÈRE, 20.

1859

NOTICE

SUR

**RACHEL**

NOTICE

SUR

# RACHEL

PAR

M. VÉDEL

ANCIEN DIRECTEUR DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

---

EXTRAIT DE LA REVUE DES RACES LATINES

---

PARIS

IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET C<sup>ie</sup>

RUE BERGÈRE, 20

—  
1859

## NOTICE

SUR

# RACHEL

---

La mort de Mlle Rachel a donné lieu à des articles sans nombre, publiés dans les divers journaux de la capitale; chacun a expliqué à sa manière, sur des renseignements plus ou moins positifs, les premiers pas faits par cette célèbre artiste dans la carrière théâtrale jusqu'au moment où sa réputation est devenue européenne. La plupart des faits rapportés jusqu'ici sont inexacts ou controuvés. L'imagination a souvent suppléé aux documents qui faisaient défaut, et à côté de la vérité, à chaque pas se trouve l'erreur. Le hasard m'a fait prendre à ces faits une part me mettant à même, plus que personne, de les rétablir dans toute leur exactitude. La vie de Mlle Rachel appartenant essentiellement à l'histoire du théâtre, je considère comme un devoir de publier les rapports que j'ai eus avec elle, et qui remontent de sa première jeunesse à sa haute célébrité. J'accomplirai cette tâche sans aucune prétention d'écrivain, sans autre but que de faire connaître la vérité. Je me bornerai à rapporter mes entrevues, mes entretiens avec Mlle Rachel; je n'altérerai aucune de ses expressions; je la suivrai enfin pas à pas depuis l'instant où je l'ai vue pour la première fois, jusqu'au moment où j'ai quitté la direction de la Comédie-Française.

Mais avant d'entrer dans le détail de mes relations personnelles avec cette grande actrice, je crois qu'il ne sera pas sans intérêt de donner un aperçu très-succinct de sa vie primitive, pour amener l'enchaînement des circonstances extraordinaires qui l'ont conduite à la haute position qu'elle a occupée. Je ne ferai usage, pour arriver à ce résultat, que des seuls renseignements qui m'ont été donnés par Mlle Rachel elle-même.

En 1821, il existait de par le monde une famille juive, composée du père, nommé Jacques ou Jacob Félix, de la mère, Esther Haya, et d'une petite fille de trois à quatre ans, que l'on appelait Sophie, et que depuis on a nommée Sarah. Cette famille vivait péniblement de cet état que l'on désigne sous le titre de colportage, consistant à aller dans toutes les foires et marchés, soit en France, soit à l'étranger, faire commerce de menue mercerie. Au mois de février, elle traversait la Suisse, lorsque dans un petit village, à peu près inconnu, nommé Munf, canton d'Argovie, près la ville d'Aarau, elle fut contrainte de s'arrêter dans une mauvaise auberge, où la mère venait de donner naissance, le 28 du même mois, à une seconde fille, qui reçut le nom de Rachel (1).

Ce surcroît de famille, devant être pour eux dans l'avenir la source d'une immense fortune, venait accroître leur embarras et rendait leur position, déjà très-difficile, bien plus embarrassante encore. Après le temps nécessaire au repos qu'exigeait la situation de la mère, on se remit en route avec ce précieux trésor, que l'on était loin de soupçonner : quelques années se passèrent ainsi en pérégrinations de toute nature. Enfin, après une lutte courageuse et constamment soutenue contre la misère, la famille Félix, de retour en France, renonçant aux voyages, vint d'abord se fixer à Lyon, puis plus tard à Paris, où elle s'augmenta d'un fils, Raphaël Félix, et de trois autres filles, Rebecca, Lia et Dina, pépinière d'acteurs qui tous devaient un jour avec talent peupler les théâtres de la capitale.

(1) L'acte de naissance porte : Rachel-Elisa, née de Jacques Félix et de Thérèse Félix, sa femme.

“ A Lyon, les deux petites filles, Sarah et Rachel, avaient grandi. Le père, comme l'a dit très-spirituellement un très-spirituel journal, dans les veines duquel coulait évidemment un sang mêlé de globules dramatiques, cherchant à utiliser leur enfance, leur donnait des leçons; à l'une, c'était Sarah, il faisait apprendre des chansons: à l'autre, Rachel, dont la voix n'était pas encore formée, il apprenait des fables, des vers, et le faisait, il le faut dire, avec une grande intelligence; car malgré sa prononciation moitié française, moitié allemande, il avait une véritable intuition de la valeur des mots, de l'expression à leur donner; il comprenait parfaitement la poésie, et plus loin j'en pourrai fournir la preuve. Cette première éducation faite, il fallait en tirer parti. Bientôt, les deux enfants furent destinées à aller dans les cafés, les tables d'hôte, les lieux publics, l'une chantant, l'autre parfois disant une fable, et allant recueillir dans une sèbile ce modique salaire que l'on accorde volontiers au malheur, et que leur jeune âge, par l'intérêt qu'il inspire, rendait souvent assez fructueux. Le soir, les deux enfants rentraient rapportant leur butin, et souvent étaient obligées d'attendre longtemps à la porte le retour de leurs parents, qui, de leur côté, suivaient d'autres chances. Ces détails, je les tiens de Mlle Rachel: elle a toujours eu le bon esprit de ne point rougir, lors même qu'elle était à l'apogée de sa fortune, des premières misères de sa vie: elle les racontait avec simplicité et une grâce parfaite.”

Soit instinct, soit pressentiment du bonheur qui l'attendait dans la capitale, M. Félix, dont les affaires ne prospéraient point à Lyon, se détermina à abandonner cette ville pour se rendre à Paris. Ce voyage s'accomplit fort difficilement; il fallut l'entreprendre presque entièrement à pied, et s'arrêter dans les diverses grandes villes pour faire recueillir encore aux enfants quelques faibles ressources qui missent à même la pauvre famille de poursuivre sa route et d'arriver au port, qu'elle atteignit enfin, dans l'année 1832, après d'énormes fatigues et de longues souffrances.

“ A cette époque, (1832) un homme, d'une haute réputation dans l'art

On trouve ensuite, dans cette notice, un aperçu de que fit Rachel dès qu'avec sa famille elle fut à Paris et on la suit ainsi jusqu'à ses débuts au Théâtre du Gymnase, puis à la Comédie Française. Com me, Vedel est admirablement documenté - a pour cause, il est inutile de chercher ailleurs des renseignements plus précis.

musical, auquel il a consacré toute sa vie avec un dévouement, un désintéressement peut-être sans exemple, M. Choron, en un mot, dont le nom seul est un éloge, créait à Paris, à ses propres dépens, une école de jeunes élèves pris dans toutes les classes. Il lui suffisait qu'un enfant pût avoir un peu de voix, quelques dispositions à la musique ou au chant, pour qu'il se chargeât non-seulement de son éducation musicale, mais encore de la première éducation élémentaire que les gens pauvres ne peuvent donner à leurs enfants. Il disait aux parents : Confiez-les-moi pendant six mois ; alors je vous dirai si j'ai pu reconnaître en eux les facultés indispensables pour qu'ils puissent se faire plus tard un état fructueux de la musique ou du chant. Dans ce cas, ajoutait-il, je les garderai avec moi jusqu'à ce que leurs études soient complètes ; dans le cas contraire, je vous les rendrai pour les diriger autrement. Ceci convenu, ces enfants étaient logés, nourris, instruits chez M. Choron, fondateur dès ce moment de ces sociétés orphéonistes, qui depuis ont concouru si puissamment à l'éclat de la musique française. Cette entreprise fut d'abord appréciée par le gouvernement, qui lui vint en aide en lui accordant une subvention annuelle de 6,000 francs, insuffisante sans nul doute pour faire face à toutes les dépenses qu'elle nécessitait, et que M. Choron complétait sur son peu de fortune personnelle. Mais quelques années après la révolution de 1830, on a prétendu et écrit — j'en laisse la responsabilité à qui de droit, — que, sur les instances de M. Cherubini, alors directeur du Conservatoire de musique, cette école fut supprimée, et que ce coup fut tellement sensible à M. Choron qu'il en mourut de chagrin dans l'année suivante.

Cette classe était en pleine activité au moment de l'arrivée de la famille Félix à Paris. Sur la recommandation de quelques-uns de ses coreligionnaires, M. Félix fut mis en rapport avec M. Choron en 1833. Il lui présenta Sarah et Rachel. Toutes deux, sous les noms de Sophie et d'Elisa, furent admises dans sa classe et comme pensionnaires à l'essai.

|| Dans le même temps, M. Saint-Aulaire, sociétaire du Théâtre-Français, homme sérieux, réfléchi, venait dans le seul intérêt de l'art, d'élever, avec l'autorisation ministérielle, à l'ancien théâtre Molière, rue Saint-Martin, une école dramatique à laquelle il entendait joindre la pratique à la théorie. On a voulu tourner en ridicule le système de M. Saint-Aulaire : on a eu tort ; en l'expliquant, on verra qu'il était basé sur une grande connaissance et une juste appréciation du théâtre ; sur cette conviction que l'on apprend beaucoup plus et mieux par l'exercice en présence du public que par les leçons particulières, partie mécanique du talent du comédien ; qu'elles n'exercent d'ailleurs sur l'imagination des élèves que fort peu d'entraînement, et qu'elles sont souvent considérées par eux comme un travail aride et ingrat dont ils se fatiguent et se lassent. Si l'école de M. Saint-Aulaire eût été appuyée, encouragée, soutenue, elle aurait peut-être fait par suite pour l'art dramatique autant que l'institution chargée de le soutenir ; elle a déjà fait beaucoup, car il est présomable que sans elle Rachel fût restée à jamais ignorée.

A l'exemple de M. Choron, M. Saint-Aulaire recherchait avec soin tous les jeunes gens et toutes les jeunes filles qui lui semblaient avoir un penchant théâtral quelconque ; il faisait apprendre à chacun d'eux tous les rôles indistinctement, sans désignation de caractère, mais appropriés à leur sexe, et non, comme on l'a dit, tous les rôles en général, d'où il serait résulté en effet que, les tirant au sort, ainsi qu'on l'a prétendu, pour organiser ses représentations, le rôle d'Agamemnon aurait pu échoir à une jeune fille, et celui d'Elmire à un jeune homme. On ne peut admettre qu'un homme de sens et de raison ait pu concevoir une pensée aussi absurde.

En faisant apprendre ainsi la généralité des rôles à ses élèves, M. Saint-Aulaire pouvait juger plus sainement du degré de l'intelligence de chacun d'eux, et appliquer ensuite cette intelligence à la nature des emplois qui leur étaient convenables. De cette manière la classification se faisait d'elle-même, et lorsqu'il avait re-

connu une valeur réelle à l'un d'eux dans tel rôle, il lui en assignait alors l'emploi, dont il ne devait plus sortir qu'exceptionnellement. On a dit encore que par suite de ce mélange il pouvait arriver que le même sujet qui jouait aujourd'hui Mme Pernelle dans *Tartufe*, jouât dans une autre représentation le rôle de Marianne; eh! qu'importe! Que pouvait-il en résulter autre chose que de savoir si la nature de l'élève l'appelait plus particulièrement à l'un de ces deux emplois qu'à l'autre? Ne voit-on pas tous les jours des jeunes gens débiter à la Comédie-Française dans les rôles à manteau, et s'y maintenir dans ce genre? Je citerai M. Cossard, jouant à vingt-deux ans Orgon de *Tartufe* et Arnolphe de *l'École des femmes*, et, de nos jours, Mlle Jouassin qui, toute jeune, joue les caractères avec talent et succès. Tout au théâtre n'est qu'illusion; tout dépend du caractère, de la voix, de l'extérieur des individus, d'un penchant que l'on ne peut expliquer et qui les porte vers un genre plutôt que vers un autre. M. Saint-Aulaire cherchait à découvrir les instincts dramatiques, il ne les indiquait pas; il voulait que l'exercice du théâtre les lui démontrât, et il avait raison.

La semaine était employée à des travaux de toute nature : classe de lecture, d'écriture, de déclamation, répétitions, mise en scène des pièces que l'on devait jouer le dimanche, ce jour étant consacré à la représentation de plusieurs grands ouvrages toujours choisis dans le répertoire classique. Ces spectacles commençaient à midi et finissaient entre cinq et six heures du soir; une très-légère rétribution, pour faire face aux dépenses de loyer, costumes, éclairage, était imposée aux billets d'entrée et couvrait à peine les frais, que souvent, comme M. Choron, M. Saint-Aulaire était obligé de compléter. Il n'existait là aucune difficulté à monter les pièces : tous les rôles étant sus, il n'y avait qu'un choix à faire parmi les plus intelligents pour leur en confier l'interprétation; c'était un grand stimulant pour les autres. Toute l'ambition consistait à paraître sur la scène, et chacun faisait des efforts pour y arriver; c'était aussi la récompense du travail assidu et des

(Suivent p. 11)

bonnes études. Je n'ai assisté qu'une seule fois à ces représentations ; on verra plus loin dans quelle circonstance ; ce fut un tort que je me suis souvent reproché.

M. Saint-Aulaire était intimement lié avec M. Choron ; il suivait avec un grand intérêt les progrès de ses élèves, il s'entretenait avec lui de leur plus ou moins de dispositions pour la musique ; il lui demandait si, dans le nombre de ceux sur lesquels il fondait le moins d'espérances, il en était quelques-uns qui lui parussent avoir un penchant plus déterminé pour la comédie. Ce fut ainsi qu'il apprit que des deux sœurs Sarah et Rachel, Sarah seule semblait avoir des dispositions réelles pour le chant ; qu'après avoir longtemps espéré trouver dans la voix de Rachel un contralto que l'âge parviendrait à développer, il avait reconnu que sa voix n'avait pris aucun accroissement ; qu'elle n'avait fait que des progrès insignifiants ; qu'elle-même avait peu d'aptitude pour ce travail, et qu'enfin il commençait à craindre que ses efforts ne fussent infructueux. « Elle a, lui disait-il, une sorte de vocation plus particulière pour la poésie, elle s'en occupe plus que du chant. Elle apprend des vers et les dit avec beaucoup de sens et de goût, et je crois, en définitive, que ce serait plutôt là que vers la musique qu'il faudrait chercher son instinct naturel. » C'était précisément ce que désirait M. Saint-Aulaire, et il lui exprima le désir de l'entendre. Rachel fut appelée et dit plusieurs morceaux avec son intelligence native ; Saint-Aulaire crut voir en elle, malgré sa nature frêle, sa constitution délicate (elle n'avait alors que quatorze ans), une acquisition d'avenir pour son école. Des démarches furent faites auprès de la famille, qui consentit, sur l'avis de M. Choron, que Rachel passât de l'école de chant à l'école de déclamation, où elle entra à la fin de l'année 1831, bien encore que dans cette dernière elle ne trouvât pas les mêmes avantages, les élèves de M. Saint-Aulaire n'étant qu'externes et non pensionnaires.

Voilà le premier pas fait par Rachel dans cette carrière qui devait devenir pour elle si féconde en triomphes ; qui devait un

(Sich p. 12

jour lui ouvrir les salons de la plus haute aristocratie, les palais même des souverains, et la faire passer, de cet état de profonde misère, à une condition de fortune presque sans exemple au théâtre.

A peine entrée dans la classe de M. Saint-Aulaire, Rachel se livra avec bonheur à ce nouveau genre d'étude ; elle y apportait une telle ardeur qu'il fallut la tempérer, dans la crainte qu'elle n'altérât sa santé. Douée d'une mémoire facile et sûre, elle apprit en fort peu de temps presque tous les rôles de femme indistinctement du grand répertoire : Molière, Corneille, Racine, Voltaire, Regnard, Destouches, etc. ; mais, chose étrange, elle avait un goût prononcé pour les rôles de soubrettes, et ce fut par ceux-là qu'elle commença.

Je crois qu'il peut être curieux de donner ici la nomenclature de tous les rôles qu'elle a joués dans les divers emplois pendant ses études au théâtre Molière, en 1834, 1835 et 1836. J'en ai fait le relevé sur les registres de M. Saint-Aulaire.

---

#### ROLES DE SOUBRETTES.

MARINETTE,	dans le <i>Dépit amoureux</i> .	MARTINE,	dans les <i>Femmes savantes</i> .
LISETTE,	— le <i>Mari et l'Amant</i> .	LISETTE,	— les <i>Ricieux d'eux-mêmes</i>
DORINE,	— <i>Tartufe</i> .	JULIE,	— la <i>Gageure imprévue</i> .
LISETTE,	— le <i>Roman d'une heure</i>	LISETTE,	— le <i>Philosophe marié</i> .
LISETTE,	— les <i>Folies amoureuses</i>		

#### ROLES DE CARACTÈRE.

PHILAMINTE, dans les *Femmes savantes*.

PREMIERS ROLES DE JEUNES PREMIÈRES.

M<sup>me</sup> DERCOURT, dans *le Secret du Ménage*  
 CLARENCE, — *Shakspeare amoureux*  
 ANGÉLIQUE, — *les Fausses infidélités*  
 LA BARONNE, — *le Manteau.*  
 M<sup>lle</sup> de BEAUVAL, — *Brueys et Palaprat.*  
 M<sup>me</sup> DUPRÉ, — *le Tyran domestique.*

CÉLIMÈNE, dans *le Misanthrope.*  
 ÉLIANTE, — la même pièce.  
 JENNY, — *l'Hôtel garni.*  
 THÉODORE, — *l'Abbé de l'Épée.*  
 CÉLIANTE, — *le Philosophe marié.*

TRAGÉDIE.

IPHIGÉNIE, dans *Iphigénie en Aulide.*  
 ÉRIPHILE, — la même pièce.  
 DESDÉMONE, — *Othello.*  
 ESTHER, — *Esther.*  
 VALÉRIE, — *Manlius.*  
 ELFRIDE, — *les Vêpres siciliennes*  
 MONIME, — *Mithridate.*

OPHÉLIE, dans *Hamlet.*  
 JUNIE, — *Britannicus.*  
 AMÉNAÏDE, — *Tancrède.*  
 HERMIONE, — *Andromaque.*  
 ANDROMAQUE, — la même pièce.  
 ISABELLE, — *Don Sanche*, de Corneille.

Un jeune peintre fit même d'elle dans ce dernier rôle un portrait en pied à l'huile, premier hommage qu'elle a longtemps conservé. Elle parcourait ainsi le répertoire, passant sans difficulté d'un emploi à un autre et changeant, dans sa petite nature, de ton et de manières, selon le caractère des rôles qu'elle jouait. Son instinct dramatique naissant la fit promptement remarquer, et si elle n'était pas par l'extérieur la première de la classe, elle l'était au moins par l'intelligence. Elle était fort aimée, fort applaudie dans ce petit théâtre où elle a pris les premières habitudes de la scène; et lorsqu'elle l'a quitté, l'enfant était déjà une actrice ayant joué quarante ou cinquante rôles différents, plus ou moins bien sans nul doute, et comme elle le pouvait faire dans un aussi jeune âge; de manière à satisfaire pourtant des spectateurs, peu difficiles peut-être, mais dont l'indulgence n'aurait pas été jusqu'à d'écouter et d'applaudir un enfant qui n'aurait eu aucune valeur.

Votre  
maison

Il faut dire que les débuts vont en désac-  
cord avec ce que dit (synagogue) de Ferrière  
ce s'arrange pour — 14 — de mieux

Suite de ce

« Les choses en étaient ainsi, lorsqu'au mois de novembre 1836, j'étais alors caissier de la Comédie-Française, une jeune personne se destinant à l'emploi des soubrettes, et me supposant sans doute plus d'influence que je n'en avais réellement, vint me trouver pour me prier d'assister à une représentation du *Philosophe marié*, dans laquelle elle devait jouer le rôle de Lisette ; cette représentation devait se donner le dimanche suivant au théâtre de M. Saint-Aulaire dont je viens de parler. Je me défendis d'abord d'accepter une espèce de patronage que jusque-là j'avais constamment repoussé ; mais enfin, vaincu par les instances de cette dame, je lui promis de me rendre, au jour dit, au théâtre Molière. Le *Philosophe marié* devait commencer le spectacle, je fus exact, j'arrivai à midi précis. D'abord surpris, en traversant la scène pour aller dire un bonjour à Saint-Aulaire, d'y voir des individus en tunique, manteau, habillés tant bien que mal à peu près à la grecque : « Qu'allez-vous donc faire là ? demandai-je à Saint-Aulaire. — Nous allons jouer *Andromaque*. — Comment, *Andromaque* ! je venais ici pour voir le *Philosophe marié*. — Ensuite, me dit il ; l'ordre de notre représentation a été changé, et nous commençons par la tragédie de Racine. — Oh ! ma foi, mon cher ami, je ne me sens pas le courage d'entendre à nonner les cinq actes d'*Andromaque*, et je vous dis adieu. — Pourquoi donc ? me dit Saint-Aulaire. On ne vous voit jamais ici ; puisque vous y êtes, restez ; vous allez voir une petite fille fort singulière, qui vous surprendra et vous attachera peut-être même à la représentation. — Allons soit, vous le voulez. Je vais donc prendre place dans la salle. » Et me voilà dans un coin, assis sur une assez mauvaise banquette, au lever du rideau. Je ne parlerai point des premières scènes de la pièce, elles me faisaient presque regretter ma résignation, et j'en étais à me demander si j'aurais le courage d'aller jusqu'au bout, lorsque la veuve d'Hector, sous les traits d'une jeune fille mince, chétive, haute de quatre pieds et demi environ, affublée d'un malheureux petit costume noir, entre en scène : c'était Rachel. Je ne pus m'empêcher de sourire et de me dire en moi-même : c'est une

mystification. Je la trouvai d'abord laide. Son œil cave, son regard qui semblait avoir quelque chose de douloureux, produisirent sur moi une impression pénible; il me semblait voir sur toute la physionomie de cette enfant l'empreinte du malheur et de la souffrance. Sa voix, dans le premier vers de ce rôle,

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils,

me parut dure et sèche, et je m'étonnai que, si jeune, son organe pût avoir cette sorte d'âpreté qui, cependant, n'avait rien de positivement désagréable; elle sut l'adoucir avec assez d'adresse et donner à ce vers :

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui,

une expression douce et touchante à laquelle je ne m'attendais pas; je la remarquai avec une surprise que la suite de cette première scène ne fit qu'augmenter. J'avais peine à me rendre compte de ce que j'entendais : je cherchais une faute, un nonsens sans pouvoir les trouver; c'était une diction pure, correcte; c'était la pensée de l'auteur bien comprise, bien sentie et bien exprimée, sans déclamation, sans emphase, franche, naturelle, et pourtant avec ce ton soutenu qu'exige la haute poésie. Je ne puis dire que j'étais sous un charme puissant, ce serait une exagération; il manquait à tout cela, sans nul doute, beaucoup de choses, la force, l'énergie qu'elle ne pouvait point avoir; mais j'étais au moins dans un étonnement extrême : je ne pouvais concilier cette nature frêle avec cette remarquable intelligence, que j'avais été si loin de soupçonner à son premier aspect. Saint-Aulaire ne m'avait pas trompé : j'étais attaché à la représentation, j'écoutais cette jeune fille avec une attention scrupuleuse, et dès qu'elle quittait la scène, j'attendais sa rentrée avec impatience. Je la suivais avec un vif intérêt; je ne perdais pas une seule de ses inflexions, toujours justes et démontrant de la ma-

nière la plus évidente que sa jeune imagination était presque à la hauteur des pensées qu'elle exprimait. Au troisième et au quatrième acte, encouragée par les applaudissements, elle déploya d'une manière plus complète encore ces qualités déjà fort remarquables dont j'avais été frappé au début. Je l'admirais, mais, il le faut avouer, de cette admiration qu'on accorde à ces petits prodiges d'enfance qui souvent avortent avec l'âge ; car je n'ai pas, comme tant d'autres, la prétention d'avoir deviné Rachel. Sa carrière dramatique a cela de particulier que son grand talent ne s'est révélé dans son principe à personne ; que loin d'être prôné par avance, comme cela arrive si souvent, il a été, en quelque sorte, méconnu de tous, de M. Saint-Aulaire, de moi, des professeurs du Conservatoire, du public du Gymnase et de celui même du Théâtre-Français, resté pendant seize représentations indifférent et froid aux débuts de cette jeune actrice. Un seul homme a le droit d'en revendiquer l'appréciation, c'est notre célèbre critique, M. J. Janin ; il en a signalé les premières étincelles dans ses débuts au Gymnase ; plus tard, lors de son apparition sur la scène française, il a hautement proclamé ses qualités éminentes ; il a éveillé l'attention publique, forcé en quelque sorte l'admiration et, en quelques jours, il l'a fait passer de l'obscurité à la lumière la plus éclatante.

(11) Après la représentation, je fus retrouver Saint-Aulaire ; je lui demandai ce qu'était cette enfant que je venais d'entendre avec tant de plaisir. « C'est, mon cher, me dit-il, un hasard, une de ces natures qui savent en naissant ce que tant d'autres ne parviennent jamais à apprendre. Personne ne lui a indiqué tout cela ; elle dit les vers d'instinct, elle en trouve d'elle-même le sens et l'expression ; à peine faut-il l'aider un peu ; malheureusement vous voyez comme elle est chétive, je crains bien qu'elle ne soit rachitique et qu'elle ne puisse pas arriver. » Je lui exprimai le désir de la voir ; il s'empressa d'aller la chercher et me l'amena encore dans son costume théâtral. En la voyant de près, elle me parut beaucoup mieux que je ne l'avais

jugée à la scène; je remarquai une grande régularité dans ses traits, une grâce toute particulière dans sa physionomie, et dans ses yeux, quoique un peu enfoncés, une expression à la fois douce et sévère. Après lui avoir fait compliment sur la manière dont elle avait dit son rôle, sur ses heureuses dispositions, je l'engageai à les cultiver. « Quel âge avez-vous, mon enfant? lui demandai-je. — Quinze ans et demi, me répondit-elle. — Vous êtes peu avancée pour votre âge; vous êtes bien petite, il faut espérer que vous grandirez; dès à présent, vous devriez chercher à entrer au Conservatoire. — Je le voudrais bien, mais il me faudrait quitter la classe de M. Saint-Aulaire, à laquelle je tiens par affection et par reconnaissance; d'ailleurs, je ne connais personne, je n'ai aucune recommandation, et je crois que cela me serait fort difficile. — Qu'à cela ne tienne, lui dis-je, si vous le désirez; si, comme je le crois, cela peut être utile à votre avancement, à votre avenir, je m'en chargerai volontiers; je pense pouvoir vous rendre ce petit service, et je le ferai avec grand plaisir. » Elle parut contente de cette promesse, m'en remercia fort gentiment, car déjà elle s'exprimait avec une aisance et une facilité remarquables; nous nous quittâmes très-satisfaits l'un de l'autre.

Le lendemain, j'allai trouver M. Jouslin de Lasalle, alors directeur du Théâtre-Français, j'étais avec lui en relations d'amitié autant que d'affaires. Je lui parlai de cette jeune fille et de la surprise qu'elle m'avait fait éprouver. Je l'engageai à venir un jour avec moi l'entendre chez Saint-Aulaire, et le priai de demander pour elle un ordre d'admission au Conservatoire, ce qu'on ne refuse jamais au directeur de la Comédie-Française. M. Jouslin me dit qu'il l'entendrait avec plaisir; puis il ajouta, avec une extrême obligeance: « Dès l'instant que vous vous y intéressez, je vais préalablement écrire au ministre pour demander son admission. » Cela fut fait séance tenante, et, quelques jours après, il recevait l'arrêté ministériel qui admettait Mlle Rachel aux classes du Conservatoire, avec un traitement d'encouragement de 600 fr. par année. Ce traitement, par parenthèse, n'a jamais

été payé, sans qu'il m'ait été possible de savoir pourquoi. Il faut croire que cette faveur exceptionnelle du ministre n'est pas venue à la connaissance de la famille, qui bien certainement ne l'aurait pas dédaignée. (Suite p. 19)

Cependant M. Jouslin de Lasalle connaissait déjà cette jeune fille ; elle lui avait été précédemment présentée par M. Saint-Aulaire, qui désirait la faire engager au Théâtre-Français pour y jouer les rôles d'enfants. Une audition eut lieu dans la salle du comité d'administration. M. Samson, qui se trouvait là par hasard, fut invité par son camarade Saint-Aulaire à y assister ; Mlle Anaïs était dans le cabinet du secrétaire de la Comédie, attendant à cette salle, et parfois, de la porte, elle écoutait quelques-unes des scènes qui se répétaient. M. Jouslin de Lasalle affirme et a même publié dans quelques journaux que Mlle Mars assistait à cette audition. De son côté M. Saint-Aulaire prétend être certain qu'il ne s'y trouvait que M. Jouslin, M. Samson, lui et Mlle Anaïs, qui n'était pas même entrée. Il est étrange que, sur un fait de cette nature qui ne remonte pas tellement loin qu'on n'en puisse garder un souvenir exact, deux hommes se trouvent en désaccord complet. Lequel a raison, je l'ignore ; ce que je sais, c'est que, depuis, Mlle Mars ne m'a jamais dit avoir entendu Rachel avant ses débuts, et que j'ai tout lieu de croire en effet qu'avant cette époque elle ne la connaissait pas. Quoi qu'il en soit de ce débat, d'ailleurs de peu d'importance, il est résulté de cette audition l'engagement de Rachel pour jouer les rôles d'enfants, aux appointements de 800 fr. par année, lesquels n'ont pas été plus payés à la famille Félix que le traitement d'encouragement accordé par M. le ministre au Conservatoire, ce qui paraît d'autant plus étrange que cette famille n'était point en état de pouvoir faire de pareils sacrifices. La jeune fille devait débiter par le petit rôle de Louison, dans la *Fausse Agnès* ; la pièce avait été répétée, son costume était prêt, lorsque, par une circonstance que rien n'explique et dont M. Jouslin de Lasalle n'a aucun souvenir, il ne fut pas donné suite à cet engagement, dont je n'ai trouvé aucune trace pendant ma direction.

Par suite de l'arrêté ministériel, Mlle Rachel entra au Conservatoire le 27 octobre 1836. Je la perdis alors entièrement de vue, et j'étais loin de soupçonner qu'il me serait réservé un jour de concourir à mettre en évidence l'un des plus grands talents qui aient honoré la scène française.

Le Conservatoire est une belle et grande institution, il a puissamment contribué aux progrès de la musique française; des compositeurs, des chanteurs, des instrumentistes sont sortis de ses classes, où ils ont puisé l'instruction qui, depuis, les a rendus célèbres. Ses admirables concerts se sont fait une réputation européenne: aussi la partie musicale semble-t-elle y être considérée comme la plus importante; mais la partie dramatique, malgré le zèle et le talent de ses habiles professeurs, laisse encore quelque chose à désirer. La musique, à part le goût et le génie, qui ne se donnent pas, est un art mécanique qui s'apprend sur des règles positives et dont il est impossible de s'écarter: le genre dramatique, tragédie, comédie, drame, s'indique seulement et ne peut s'apprendre; il faut plus que les utiles leçons des maîtres, dont tous les efforts ne peuvent enseigner que la théorie; il faut indispensablement l'exercice et la pratique; sous ce rapport, il reste, dans l'organisation de cet établissement, une lacune à combler. L'émulation manque, parce qu'il manque un public pour la stimuler. Jamais les concerts dont je viens de parler n'auraient acquis cette merveilleuse perfection si, au lieu d'être donnés en présence d'un grand concours de spectateurs, ils avaient été constamment exécutés entre les élèves comme simples études. Pourquoi le Conservatoire, avec ses puissantes ressources, ne ferait-il pas pour le genre dramatique ce qu'il a fait avec tant de succès pour la musique? Pourquoi n'établirait-il pas, une fois par mois seulement, des représentations théâtrales publiques dans tous ses genres d'enseignement? Il prévendrait par là ce qui arrive trop souvent: c'est qu'à la suite de longues et pénibles études, les jeunes gens qui sortent de ses classes, à quelques exceptions près, ne sont point en état d'exercer leur pro-

fession, qu'ils ne savent ni marcher, ni entrer, ni sortir, ni se tenir, ni saluer, ni écouter leurs interlocuteurs, ce point si essentiel de l'art du comédien, et qu'enfin, en présence du public, la moindre chose les décontenance et même les rend ridicules : ces représentations leur feraient contracter insensiblement l'habitude de la scène et compléteraient ainsi leur éducation théâtrales. Rien ne peut remplacer les élans, les inspirations que le feu de la rampe et les applaudissements ont seuls le pouvoir de faire naître, et qui font parfois découvrir des instincts que l'on était loin de soupçonner. Mlle Rachel en fit la triste épreuve; les leçons qu'elle y reçut lui parurent sèches et arides. Plus d'encouragement, plus d'émulation : répéter froidement quelques scènes devant un professeur, las souvent lui-même d'un travail fastidieux, et devant quelques autres élèves indifférents, attendant avec impatience la fin de la séance; n'avoir l'espérance de se montrer en public qu'une seule fois par année à l'époque des concours, encore avec la chance fâcheuse de n'être point admis à y prendre part : c'est ce qu'éprouva Rachel. Comme dernière venue, il lui fut proposé de se charger du rôle muet de Flipotte, dans *Tartufe*, à l'une de ces épreuves solennelles. Il y avait bien là de quoi refroidir l'imagination la plus ardente, aussi regrettait-elle amèrement le théâtre Molière, et, dans l'espoir d'y rentrer, elle quitta le Conservatoire le 24 février 1837, quatre mois après y être entrée.

(I) M. Saint-Aulaire, qui fut toujours pour elle un ami dévoué, rencontrant un jour M. Montval, régisseur général du théâtre du Gymnase, l'entretint de cette jeune fille, lui en parla comme d'un sujet d'avenir; M. Montval désira l'entendre, et le lendemain, chez M. Saint-Aulaire, Rachel dit devant lui plusieurs rôles, particulièrement celui d'Esther. En homme intelligent, M. Montval reconnut là un germe de talent; mais le genre auquel elle avait consacré jusque-là ses études n'était pas celui de son théâtre. Il l'invita donc à apprendre quelques rôles de vaudevilles qu'il lui désigna, et lui promit de la présenter à M. Poirson dès qu'ils

(I) Il va sans dire que, depuis 1859, une telle lacune a été comblée.  
plus depuis son départ de Paris et de sa mort.

seraient sus. Il tint parole, et, peu de temps après, Mlle Rachel était entendue par le directeur du théâtre du Gymnase. M. Poirson ayant apprécié en elle les conditions dramatiques applicables à une pièce, *la Vendéenne*, qu'il était sur le point de monter, l'engagea pour quatre années, aux appointements de 4,000 francs la première, 5,000 fr. la seconde, et enfin 6,000 fr. pour les deux autres. Ce traité conclu doit être considéré comme le second pas de la carrière théâtrale de Mlle Rachel.

*Suite  
n° 23*

Au mois de février 1837, par suite de la retraite de M. Jouslin de Lasalle, je fus appelé à la direction du Théâtre-Français, à laquelle j'adjoignis, au mois de décembre suivant, celle du théâtre de l'Odéon. C'était une tâche immense, et qui pouvait paraître ambitieuse que de prétendre tenir, dans la capitale, deux théâtres de premier ordre ouverts tous les jours au public, et à une distance aussi éloignée l'un de l'autre. Je n'avais cependant pas eu cette prétention ; le hasard seul avait tout fait. Un jour, avec M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, nous causions des affaires de la Comédie-Française ; après nous en être assez longuement entretenus, le colloque suivant s'établit entre nous. Il me dit : « Eh bien, voilà encore ce malheureux théâtre de l'Odéon fermé ! Je ne sais vraiment plus qu'en faire. — Donnez-le-moi, monsieur le Ministre, lui dis-je en riant. — Comment ! vous voulez quitter la Comédie-Française ? — Non, pas le moins du monde ; donnez-le-moi concurremment avec la Comédie-Française. — Mais vous n'y pensez pas, c'est impossible : comment entendez-vous cette double entreprise ? — D'une manière fort simple, monsieur le Ministre, et je vais vous l'expliquer. J'ai à la Comédie-Française, tant sociétaires que pensionnaires, cinquante personnes faisant le service de la scène ; dans les anciens ouvrages, j'en emploie à peu près seize ou dix-huit par soirée ; dans les nouvelles pièces, vingt-cinq à trente. Votre Excellence voit que ce n'est déjà plus qu'un travail d'organisation de répertoire. Mais ce ne serait point assez ; il ne faudrait pas détruire le principe de l'institution du théâtre de l'Odéon, il faut qu'il reste dans le but

pour lequel il a été créé, c'est-à-dire comme succursale du Théâtre-Français, qui ne peut en quelque sorte se recruter que par lui, la comédie n'existant plus en province. Or, en recherchant parmi les jeunes gens qui montrent quelques dispositions, et même parmi les artistes qui ont déjà une réputation, un nombre suffisant de sujets que l'on attacherait spécialement à ce théâtre, il en résulterait un avantage très-positif, pour eux, celui d'abord de prendre insensiblement le ton, les manières, les traditions de la Comédie-Française, et, pour celle-ci, de détourner à son profit une concurrence qui parfois peut avoir quelques inconvénients. Par ce moyen, elle formerait elle-même les sujets appelés un jour à remplacer ceux des sociétaires que le temps oblige à la retraite ; de plus, dans l'intérêt des plaisirs du public, et comme exemple pour les jeunes comédiens, des représentations spéciales pourraient être entièrement jouées par la Comédie-Française sans mélange. D'un autre côté, les auteurs, que l'encombrement des réceptions de pièces ne permet pas de jouer au Théâtre-Français, trouveraient un moyen d'arriver plus promptement ; ils auraient deux scènes pour une, et c'est quelque chose. Les frais d'exploitation seraient peu considérables, la salle étant donnée par l'Etat, et le nombreux matériel du Théâtre-Français pouvant parfaitement se diviser ; il est donc croyable que les produits seraient bien plus que suffisants pour faire face aux dépenses. — Eh ! mais, me dit M. de Montalivet avec cette bienveillance dont il m'a toujours honoré et dont je ne perdrai jamais le souvenir, ce projet est assez séduisant ; seulement, il m'effraie pour vous. Songez donc au travail que cela va vous imposer. — Je ne m'en préoccupe pas, monsieur le Ministre ; j'y mettrai tout ce que je puis, et j'arriverai, je l'espère, à remplir vos vœux, si vous daignez accueillir ce projet. — Mais la Comédie consentira-t-elle à se charger de cette double exploitation ? — Pour cela, monsieur le Ministre, je ne puis en répondre ; si Votre Excellence veut bien m'autoriser, demain je réunirai l'assemblée générale de MM. les sociétaires, pour leur soumettre cette proposition et les appeler à en délibérer. — Soit, faites, monsieur

Védel, et, si vous m'apportez l'acceptation de la Comédie-Française, je lui donne ce double privilège. » Le lendemain, la Comédie accepta, et ainsi fut décidée la fusion des deux théâtres.

→ Au milieu des préoccupations sans nombre qui m'assiégeaient, d'un travail qui absorbait tous mes instants, de ces courses incessantes du Théâtre-Français au théâtre de l'Odéon et du théâtre de l'Odéon au Théâtre-Français, se répétant souvent trois ou quatre fois par jour, il pouvait bien m'être permis de négliger certains détails qui ne me semblaient point d'une importance sérieuse; c'est ce qui m'arriva à l'égard de la lettre suivante, que je reçus le 9 décembre 1837. Cette lettre, dont j'ai gardé l'original, était ainsi conçue :

« Monsieur, M. Saint-Aulaire vous a parlé de mon désir de me  
» présenter à la Comédie-Française; vous lui avez dit que je pou-  
» vais espérer un entretien avec vous à ce sujet. Je vous prie de  
» me faire savoir quand il vous plaira de me l'accorder. J'ai  
» l'honneur de vous saluer. — Félix RACHEL, du Gymnase, rue  
» Beauregard, 18. — 16 décembre 1837. »

*Alors dit*  
J'ai dit que j'avais perdu complètement de vue Mlle Rachel, j'ignorais même que ce fût elle qui venait de créer au Gymnase *la Vendéenne*. Je n'étais point dans l'usage de donner des rendez-vous par écrit; la porte de mon cabinet était ouverte à toute heure aux personnes qui pouvaient avoir des rapports d'affaires avec moi. M. Saint-Aulaire avait-il oublié de me parler de la jeune actrice, ou bien avais-je perdu le souvenir de ce qu'il avait pu m'en dire? Je l'ignore; toujours est-il que j'eus le tort de ne point répondre à cette lettre, et que Mlle Rachel, considérant probablement mon silence comme un refus d'admission, prit d'autres mesures. Elle alla trouver M. Samson, qu'elle avait connu au Conservatoire, et ne fit en cela que prévenir le conseil que je lui aurais certainement donné; elle lui exprima son désir de reprendre ses

études tragiques ; <sup>et</sup> elle lui dit qu'elle ne se sentait aucune vocation pour le genre du théâtre auquel elle était attachée ; qu'il ne lui offrait pas les moyens de se produire d'une manière utile à son avancement et à son avenir. M. Samson, toujours empressé et bienveillant pour les jeunes artistes, l'accueillit parfaitement, et l'assura <sup>qu'il</sup> que, quoique fort occupé, il se ferait un plaisir de l'aider de ses conseils, si elle voulait venir chez lui le matin aux heures qu'il lui indiqua. Mlle Rachel s'y rendit avec exactitude et prit de fructueuses leçons dont elle profita largement.

A la fin du mois de février suivant, M. Samson me demanda si je voulais venir entendre chez lui une jeune fille sur les dispositions de laquelle il fondait des espérances. J'acceptai cette proposition avec empressement : nous habitons la même maison ; je le priai de me prévenir lorsqu'il pourrait me faire trouver avec elle. Le surlendemain, sur l'avis qu'il me fit donner, je me rendis chez lui et je me retrouvai en présence de Rachel, qui me reconnut immédiatement. Elle vint à moi avec empressement et me dit d'une manière très gracieuse : « Je n'ai point oublié, Monsieur, la représentation d'*Andromaque* et l'accueil obligeant que vous m'avez fait. » Tous deux nous fûmes charmés de renouer connaissance. Ce n'était plus la petite actrice que j'avais vue au théâtre Molière ; c'était alors une jeune personne belle, grande, élancée, à la physionomie la plus expressive et la plus dramatique : dix-sept mois d'intervalle avaient fait subir une métamorphose complète à son extérieur. Elle répéta le rôle de Camille. Je retrouvai cette perfection de diction qui m'avait étonnée dans le principe, mais avec plus d'énergie, plus de force et une puissance d'expression qu'elle ne pouvait avoir au premier âge. Avais-je pour cela deviné Rachel ? Son grand talent m'était-il dévoilé ? Non, je l'avoue humblement ; je la considérais comme une jeune femme que je croyais pouvoir attacher à la Comédie, pensant qu'elle y tiendrait une place convenable, sans soupçonner, pas plus que personne, l'immense succès qu'elle devait obtenir ; et, sans aucune hésitation, sans songer même à la

soumettre à une audition du comité d'administration, ce qui était encore d'usage à cette époque, je lui offris un engagement. Ce fut alors qu'elle me dit qu'elle était attachée au théâtre du Gymnase pour trois années encore ; mais qu'elle pensait que M. Poirson consentirait à la résiliation de son traité si je lui en faisais la demande. J'écrivis à l'instant même à M. Poirson, je remis la lettre à Mlle Rachel, après m'être entendu avec sa famille, qui assistait à cette entrevue, sur le taux des appointements que je croyais devoir lui allouer ; je les fixai à 4,000 francs par année ; c'était ceux que l'on accordait alors aux pensionnaires qui entraient à la Comédie-Française dans un premier emploi. J'ajoutai : « Venez demain, Mademoiselle, à mon cabinet, avec une réponse écrite de M. Poirson qui m'autorise à traiter, et vous ferez immédiatement partie des pensionnaires du Théâtre-Français. » Mlle Rachel vint en effet le lendemain avec une lettre de M. Poirson, qui se félicitait de pouvoir faire une chose agréable à la Comédie, et l'engagement fut signé pour deux années. Voilà le troisième et dernier pas fait par Mlle Rachel dans sa carrière dramatique, celui qui devait porter sa réputation au delà des deux mondes, la combler d'honneurs et de gloire, et, dans les fastes du théâtre, rendre son nom à jamais impérissable.

Cet engagement conclu, M. Samson m'exprima le désir de faire travailler encore quelque temps Mlle Rachel avant ses débuts ; elle avait besoin, me dit-il, de quelques études sérieuses sur les rôles par lesquels elle devait commencer. Je compris parfaitement ce désir fort sage de son professeur, et je lui dis : « Faites, à cet égard, ce que vous croirez convenable ; vous me préviendrez lorsque vous la jugerez en état de débiter. » Trois mois se passèrent ainsi, mars, avril et mai. Le 10 juin, Mlle Rachel, qui venait me voir souvent, me dit : « Je voudrais bien en finir ; je suis impatiente de débiter ; vous me feriez bien plaisir de me lancer. — Quand vous voudrez, lui dis-je ; après-demain, cela vous convient-il ? » Une subite rougeur couvrit son visage, et, avec un

*7/ me regardait  
qu'il*

éclair de plaisir dans les yeux que je n'oublierai jamais, elle me répondit vivement : « Oui, je veux bien. — Par quel rôle ? lui demandai-je. — Par celui que vous voudrez. — Eh bien, Camille d'*Horace*, par exemple ? — Soit, me dit-elle, Camille. — Eh bien, mon enfant, allez prévenir M. Samson, et votre début sera annoncé demain sur l'affiche, pour après-demain. — Mais je n'ai pas le costume complet. — Ne vous en préoccupez pas, j'en fais mon affaire. » Et le lendemain je lui portai moi-même ce qui lui manquait. Elle demeurait alors rue Traversière-Saint-Honoré, aujourd'hui rue Jeannisson, n° 33, au sixième étage.

|| Le 12 juin 1838, en effet, Mlle Rachel fit son premier début sur la scène française par le rôle de Camille de la tragédie d'*Horace*, de Corneille. Elle fut bien reçue, mais pas au delà de cet accueil encourageant que le public fait toujours aux débutants. Il y avait fort peu de monde ; la saison n'était pas favorable aux spectacles ; ce début n'avait pu être annoncé dans les journaux que la veille, rien ne l'avait donc précédé ; personne ne connaissait Mlle Rachel ; aucun intérêt particulier ne s'attachait, par conséquent, à cette représentation. Elle passa, comme tant d'autres, sans laisser aucune impression défavorable à la débutante, mais, il faut le reconnaître, sans la faire sérieusement remarquer. (suite p. 28)

Malgré leur sécheresse, les chiffres ont une grande éloquence ; ils sont, au théâtre, comme un thermomètre qui marque le plus ou le moins de degrés d'importance d'une entreprise dramatique, du succès des ouvrages nouveaux et de la réputation que s'acquièrent les acteurs hors ligne. Je crois donc qu'il ne sera pas sans intérêt de présenter ici un tableau comparatif des recettes des dix-huit premières représentations de Mlle Rachel avec celles des dix-huit représentations suivantes ; de cette manière, on pourra apprécier, par leurs progrès ascendants, ceux qu'elle a lentement faits elle-même dans l'opinion, et comment le public, éclairé sur ce grand talent, l'a enfin reconnu et s'en est enthousiasmé.

## TABLEAU COMPARATIF

DES DIX-HUIT PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS DE M<sup>LLE</sup> RACHEL

ET DES DIX-HUIT REPRÉSENTATIONS SUIVANTES.

**18 premières représentations  
de Mlle Rachel.**

1 <sup>re</sup> — 12 juin.	Camille.....	753 05
2 <sup>e</sup> — 16 —	Emilie.....	558 80
3 <sup>e</sup> — 20 —	Camille (1)...	373 50
4 <sup>e</sup> — 23 —	Camille.....	303 10
5 <sup>e</sup> — 9 juillet.	Hermione.....	373 30
6 <sup>e</sup> — 11 —	Emilie.....	342 45
7 <sup>e</sup> — 15 —	Hermione.....	736 85
8 <sup>e</sup> — 9 août.	Aménaïde....	623 20
9 <sup>e</sup> — 12 —	Aménaïde....	422 »
10 <sup>e</sup> — 16 —	Eriphile.....	715 »
11 <sup>e</sup> — 18 —	Camille.....	594 30
12 <sup>e</sup> — 22 —	Aménaïde....	800 10
13 <sup>e</sup> — 26 —	Hermione.....	1 225 40
14 <sup>e</sup> — 30 —	Aménaïde....	650 96
15 <sup>e</sup> — 4 sept.	Hermione.....	929 70
16 <sup>e</sup> — 11 —	Camille.....	1,304 80
17 <sup>e</sup> — 15 —	Hermione.....	1,218 20
18 <sup>e</sup> — 17 —	Aménaïde....	1,148 25

*Produit des 18 premières  
représentations.....* 13,042 90

**MOYENNE.....** 724 60

**18 représentations  
suivantes.**

19 <sup>e</sup> — 23 sept	Hermione.....	2,129 90
20 <sup>e</sup> — 27 —	Emilie.....	3,150 »
21 <sup>e</sup> — 29 —	Emilie.....	2,448 90
22 <sup>e</sup> — 3 octob.	Hermione.....	4,281 »
23 <sup>e</sup> — 5 —	Monime.....	3,669 90
24 <sup>e</sup> — 9 —	Monime.....	4,643 80
25 <sup>e</sup> — 12 —	Hermione....	5,529 40
26 <sup>e</sup> — 17 —	Camille.....	4,640 70
27 <sup>e</sup> — 19 —	Hermione.....	6,131 20
28 <sup>e</sup> — 23 —	Aménaïde....	5,187 70
29 <sup>e</sup> — 26 —	Emilie.....	5,369 40
30 <sup>e</sup> — 30 —	Hermione.....	6,296 20
31 <sup>e</sup> — 1 <sup>er</sup> nov.	Emilie.....	6,300 55
32 <sup>e</sup> — 6 —	Monime.....	6,176 35
33 <sup>e</sup> — 10 —	Camille.....	6,124 25
34 <sup>e</sup> — 13 —	Hermione.....	6,434 70
35 <sup>e</sup> — 16 —	Aménaïde....	5,051 30
36 <sup>e</sup> — 19 —	Emilie.....	5,346 25

*Produit des 18 représen-  
tations suivantes.....* 88,911 40

**MOYENNE.....** 4,889 50

A la représentation d'*Horace*, donnée le 20 juin à l'Odéon, la seule qu'elle ait jouée à ce théâtre dans ses débuts, elle fut sifflée par un seul individu, dont on fit justice, il est vrai ; mais le fait ne subsiste pas moins ; il est assez curieux pour être

(1) A l'Odéon.

constaté. Plus tard, à son bénéfice, elle a joué à ce même théâtre Emilie, de *Cinna*, et Dorine, du *Tartufe*; elle a été très-faible dans ce dernier rôle. La recette dépassa 20,000 fr. *mais a Rachel*

*Suite ici* Voulant varier son répertoire, je lui demandai, dans le courant de juillet, si, parmi les rôles qu'elle avait essayés au théâtre Molière, il en était quelques-uns qu'elle voulût jouer encore dans ses débuts, que je me plaisais à prolonger malgré les récriminations dont je parlerai plus loin; elle m'en indiqua plusieurs, particulièrement celui d'Aménaïde dans *Tancrede*. Cette pièce n'avait pas été jouée depuis dix ans: c'était une occasion d'en faire une reprise; je la saisis avec empressement. Je voulus lui donner une sorte de solennité; je ne négligeai rien pour qu'elle pût avoir un attrait tout particulier; je fis annoncer longtemps à l'avance dans tous les journaux sa remise au théâtre avec décorations, costumes neufs, etc. Enfin la représentation eut lieu le 9 août suivant. Faut-il dire que tous ces efforts restèrent infructueux? L'attention était si peu portée sur Mlle Rachel, que la recette, comme on l'a vu, ne s'élevait qu'à 623 fr. Cependant j'avais eu le soin de garnir la salle, et elle présentait une tout autre apparence. Le succès de la débutante fut beaucoup plus décisif: elle enleva de force les applaudissements, et fut très-belle dans la scène du deuxième acte avec Orbassan; elle produisit au quatrième acte un effet immense dans ces vers:

*Suite p 30*

Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime,  
Sur son jugement seul, un grand homme appuyé,  
A l'univers séduit oppose son estime, etc., etc.

Et plus loin :

Il devait me connaître,  
Il devait respecter un cœur tel que le mien;  
Il devait présumer qu'il était impossible  
Que jamais je trahisse un si noble lien.

Après la pièce on la redemanda avec acclamation; un bouquet et une couronne, premières prémices de cette moisson de fleurs qu'elle devait recueillir plus tard, lui furent jetés lorsqu'elle reparut. L'impulsion était-elle donnée? Hélas! non. Le chiffre des recettes suivantes le prouva d'une manière évidente. » *(Suite de l'écrit en verso)*

A cette époque, j'eus une lutte sérieuse à soutenir. Mlle Rachel avait déjà fait dix débuts : c'est beaucoup plus qu'il n'est d'usage d'en accorder à la Comédie-Française lorsqu'on n'obtient pas un succès de vogue; or les siens n'étaient point dans cette condition, puisqu'ils ne produisaient point de recettes. L'actrice sociétaire, chef d'emploi des rôles qu'elle jouait, demandait avec instances que ses débuts fussent arrêtés et terminés, voulant user, avec menace même de procès, du droit qu'elle avait de rentrer dans la possession de ses rôles, aux termes des décrets et ordonnances qui régissent le Théâtre-Français. C'est ici, et c'est la seule chose dont je me félicite, que je crois avoir rendu à la Comédie, à Mlle Rachel et à l'art dramatique un grand service en repoussant ces prétentions, et en faisant poursuivre avec persévérance les débuts de la grande tragédienne, méconnue jusque-là par le public même. Si j'avais cédé à ces sollicitations, la carrière de Mlle Rachel pouvait être perdue : le chef d'emploi, reprenant tous ses rôles, ne lui aurait laissé aucune occasion de se produire; le public, qui ne l'avait point encore appréciée, ne l'aurait revue que par hasard, à de longs intervalles, dans des représentations sans valeur; et cette femme, qui devait jeter un si vif éclat sur la scène française, ou y serait restée ignorée, ou l'aurait quittée pour chercher de meilleures chances.

On a pu voir par le tableau comparatif des recettes que, pendant dix-huit représentations, aucun empressement, aucune affluence, aucun enthousiasme ne se sont manifestés aux premiers débuts de Mlle Rachel : ils passaient presque inaperçus. Jamais, à l'égard d'une artiste d'aussi grande valeur, un pareil fait ne s'était produit. Tous nos grands acteurs, Lafon, Duchesnois, Georges, avaient en quelque sorte fondé leur réputation le jour

même de leur apparition. De ce jour, ils étaient en possession de la faveur publique, la foule se portait avec empressement à leurs représentations, les portes du Théâtre-Français étaient assiégées; c'était, en un mot, un véritable événement dans la capitale. Ici, rien de pareil. Calme, froideur, indifférence, comme si la débutante était un de ces sujets obscurs auxquels le public n'attache aucune importance : voilà l'accueil fait pendant trois mois à la femme que tout à l'heure on va encenser, couvrir de fleurs, qu'on applaudira avec des transports tenant du délire, que partout on proclamera la plus grande actrice qui se soit montrée sur la scène française, et qui, de plus, justifiera pendant toute sa vie cette immense réputation que ce public insouciant hier va lui faire aujourd'hui. A quoi donc a pu tenir cette métamorphose? Mlle Rachel avait-elle fait dans cet espace de temps des progrès assez rapides pour qu'on l'élevât tout à coup à une pareille hauteur? Non; elle était trois mois après ce qu'elle était trois mois auparavant; elle n'avait point fait de progrès, par une raison toute simple, c'est qu'elle n'en avait point à faire : la nature lui avait tout appris, tout donné : elle était née tragédienne. Que manquait-il à la découverte de ce talent qu'on n'apercevait pas? Ce qui manquait, je vais vous le dire : une impulsion donnée par une plume célèbre.

Pour se délasser des fatigues de la critique, M. J. Janin était allé en Italie respirer l'air embaumé des magnifiques jardins de Florence, admirer les riches palais de marbre de Venise, retremper ses souvenirs au sein de la ville éternelle, contempler le gouffre béant du Vésuve, ce mont menaçant, cette grande et sublime horreur de la nature qui semble annoncer la destruction et la mort à tout ce qui l'entoure. Il était absent pendant les premiers débuts de Rachel. Déjà quelques habitués du théâtre, quelques hommes de lettres, parmi lesquels je citerai MM. Rolle, Merle, Viennet, Etienne Arago, avaient reconnu et appréciaient le talent de cette jeune fille; elle avait en eux de véritables admirateurs; ils s'étonnaient de la froideur du public et de son peu

d'empressement. J'attendais l'arrivée de Janin avec grande impatience ; un pressentiment me disait que son opinion, si elle était favorable, ce dont je ne doutais pas, exercerait une grande puissance sur les masses, et leur donnerait cet élan indispensable dans les arts pour obtenir de grands succès. J'appris son retour à la fin du mois d'août ; lié d'une bonne et franche amitié avec lui, je fus le voir aussitôt. Je lui parlai avec un vif intérêt de notre débutante, de ses qualités remarquables, de l'impression qu'elle avait déjà faite sur plusieurs hommes littéraires. Il me dit en riant : « Oh ! oui, langage de directeur ; c'est une merveille, n'est-ce pas ? — Non, lui dis-je, je ne prétends pas vous dire que ce soit encore une merveille, mais c'est au moins une jeune fille très-intéressante ; venez la voir, et vous en jugerez par vous-même. — A la bonne heure. J'irai. — Eh bien, quel jour ? — Après-demain. — Après-demain, soit. Je lui ferai jouer Hermione pour vous, sans l'en prévenir, dans la crainte que le désir de trop bien faire ne produise un effet tout différent. Je la recommande à votre indulgence. » Le surlendemain, ainsi qu'il avait été convenu, il assistait à la représentation d'*Andromaque*. A cette première audition, tout le talent, tout l'avenir de Rachel lui fut dévoilé ; il était dans un enthousiasme inconcevable, et ne pouvait imaginer que, pendant son absence, ses collègues n'eussent pas signalé à l'admiration publique l'apparition soudaine d'une célébrité qu'il n'hésitait pas, lui, à placer au rang des artistes les plus éminents dont jamais la scène française ait eu droit de s'enorgueillir. Le 10 septembre, il publiait dans le *Journal des Débats* le feuilleton suivant. Après quelques conseils donnés aux jeunes débutants, il dit :

« Etudiez avec une attention sincère la plus étonnante petite  
» fille que la génération présente ait vue monter sur un théâtre ;  
» cette enfant, c'est Mlle Rachel. Il y a tantôt un an, elle débutait  
» au Gymnase, et moi, à peu près seul, je disais que c'était là  
» un talent sérieux, naturel, profond, un avenir sans bornes. On  
» ne voulut pas me croire cette fois ; on me dit que j'exagérais.

» A moi seul je ne pus soutenir cette petite fille sur ce petit théâ-  
» tre. Quelques jours après son début, l'enfant disparut du Gym-  
» nase, et moi seul peut-être j'y pensais, quand tout à coup, il y  
» a un mois, elle a reparu au Théâtre-Français dans les tragédies  
» indestructibles de Corneille, de Racine, de Voltaire. Cette fois,  
» l'enfant fut écoutée, encouragée, applaudie, admirée. Elle était  
» entrée dans le seul drame qui fût à la taille de son précoce  
» génie. Et, en effet, quelle chose étrange, une petite fille igno-  
» rante, sans art, sans apprêt, qui tombe tout d'un coup au mi-  
» lieu de la vieille tragédie, qui souffle vigoureusement sur ses  
» augustes cendres et qui en fait jaillir la flamme ! Oui, cela est  
» admirable ! Et notez bien que cette enfant est petite, assez  
» laide, point de poitrine, l'air vulgaire, la parole triviale. Je la  
» rencontre l'autre jour, et elle me dit : — C'est moi *que j'étais*  
» au Gymnase. A quoi j'ai dû répondre : Je le *savions*. Ne lui  
» demandez pas ce que c'est que Tancrède, ce que c'est que le  
» vieil Horace, ce que c'est qu'Hermione, la guerre de Troie,  
» Pyrrhus, Hélène : elle n'en sait rien, elle ne sait rien ; mais elle  
» a mieux que de la science, elle a le souffle inspirateur, elle a  
» la passion, elle a cette lueur soudaine qu'elle jette autour  
» d'elle. A peine sur le théâtre, elle grandit de dix coudées ; elle  
» a la taille des héros d'Homère ; sa tête se hausse, sa poitrine  
» s'étend, son œil s'anime, son pied tient à la terre en souve-  
» raine ; son geste, c'est comme un son venu de l'âme ; sa parole  
» vibre au loin toute remplie des passions de son cœur, et elle  
» marche ainsi dans le drame de Corneille, sans hésiter, semant  
» autour d'elle l'épouvante et l'effroi ! Et elle aborde sans hésiter  
» la pompe de Voltaire ! et elle s'abandonne corps et âme à la  
» tendre passion de Racine, et rien ne l'étonne ! Elle est née dans  
» ces domaines à part de la poésie ; elle en sait déjà tous les dé-  
» tours, elle en dévoile tous les mystères. Les comédiens qui  
» jouent avec elle s'étonnent de cette audace ; la vieille tragédie  
» espère ; le parterre, ému et charmé, prête une oreille ravie à ce  
» divin langage des beaux vers, dont nous sommes privés depuis  
» la mort de Talma, et il s'abandonne loyalement à la toute-

» puissance de ces grands poètes, l'honneur de la France, l'orgueil  
» de l'esprit humain. Laissez-la donc grandir, cette petite fille  
» qui accomplit ainsi une révolution sans le savoir ; laissez venir  
» à côté d'elle quelque jeune homme inspiré comme elle, et nous  
» allons échapper tout à fait à ce drame de hasard, à ces con-  
» vulsions galvaniques, à ce dialogue effréné, à cette licence sans  
» contre-poids, et les vrais dieux du monde poétique vont re-  
» venir, et nous allons voir se rallumer le flambeau éteint de  
» Racine et de Corneille.

» Plus tard nous reviendrons à cœur reposé sur les débuts  
» très-remarquables de Mlle Rachel ; nous la suivrons dans toutes  
» ses tentatives, soit qu'elle donne une énergie nouvelle aux im-  
» précautions de Camille, soit qu'elle nous montre l'Aménaïde  
» chevaleresque, soit qu'elle prête sa mordante ironie à l'Her-  
» mione antique. Ceci est une chose grave. Il faudra veiller avec  
» soin sur la nouvelle arrivée du Théâtre-Français, qui sera bien-  
» tôt l'honneur du théâtre, il faudra être sévère pour elle après  
» l'avoir encouragée. Car ce n'est pas là une de ces personnalités  
» subalternes à qui la critique jette en passant l'aumône de quel-  
» ques éloges pour ne plus s'en occuper ; c'est une vive et puis-  
» sante intelligence servie par de faibles organes, une lame d'or  
» dans un fourreau d'argile, un exemple admirable de ce que  
» peuvent obtenir l'âme et le cœur dans les arts, indépendam-  
» ment du corps. »

Ce brillant feuilleton, malgré la vive sensation qu'il produisit, n'amena cependant pas la foule aussi promptement qu'on aurait pu le croire aux débuts suivants de Mlle Rachel. On ne peut s'expliquer cette indifférence, cet entêtement étrange du public à ne vouloir pas croire ce qui lui était signalé d'une manière si puissante. Ne devait-on pas s'attendre à ce que le surlendemain la salle du Théâtre-Français fût encombrée ? La curiosité n'était-elle pas suffisamment excitée par ces paroles éloquentes ? Que fallait-il donc pour éveiller l'attention endormie ? Quel attrait

plus piquant pouvait exercer une influence sur la population toujours avide de spectacles et ordinairement si ardente à voir tout ce qui lui est vanté ? Pourtant le tableau des recettes démontre de la manière la plus évidente que, du 10 septembre, jour de la publication de ce feuilleton, jusqu'au 26 suivant, cinq représentations ont été données sans un accroissement bien sensible de recettes. M. Janin ne se tint pas pour battu, et le 24 du même mois il publiait dans le même journal l'article suivant, sur la continuation des débuts de Mlle Rachel :

« Mlle Rachel poursuit le cours de la révolution qu'elle a com-  
» mencée. A elle seule, cette pauvre enfant si pâle, si frêle et  
» si mal nourrie, sur laquelle s'appuie la vieille tragédie, comme  
» le vieil OEdipe s'appuie tout aveugle et tout sanglant sur An-  
» tigone, remplit la salle du Théâtre-Français. A peine ce nom  
» éclos d'hier est-il sur l'affiche à côté des noms glorieux de Cor-  
» neille, de Racine, de Voltaire, que voici de toutes parts ac-  
» courir tous les amis du grand art dramatique : âmes timorées,  
» nobles esprits fins et délicats, qu'avait mis en fuite le drame  
» moderne. Ce jour-là le Théâtre-Français prend un air de fête,  
» mais un air de fête sérieux et solennel ; ce jour-là disparaissent  
» de cette scène profanée tous les futiles accessoires d'un  
» art impuissant ; seule reste la poésie véritable, enveloppée dans  
» son haillon de pourpre, mal logée dans son palais antique, ou-  
» vert à tous les vents, mal chaussée de sa vieille sandale ; mais  
» sous ces haillons, dans cette mesure, entourée de ses licteurs  
» édentés, si belle, si puissante, si grande que nul ne pense à lui  
» demander pourquoi donc elle n'a pas à son service, comme  
» son frère adultérin, le drame, une armée de dessinateurs, de  
» tailleurs, de ciseleurs, de fabricants de fausses clefs. C'est que  
» je m'appelle la Tragédie, vous répondrait la noble dame ; c'est  
» que je vis par moi-même et indépendamment des machinistes ;  
» c'est que Corneille est mon père, et regardez sur mon front  
» cette auréole ; c'est que, par ma qualité de reine, j'ai le droit de  
» porter des haillons !

» Certes, ressusciter ainsi ce noble cadavre, rappeler sur une  
» scène vivante cette illustre exilée, balayer les étables d'Augias  
» de leurs immondices littéraires, rendre la vie, la pensée, le  
» mouvement, la passion, l'intérêt à ces impérissables chefs-  
» d'œuvre qui se mouraient pourtant faute d'un interprète, faute  
» d'un peu de feu sacré venu de l'âme et du regard, c'est là une  
» immense tâche; et quand on songe qu'elle a été entreprise par  
» une enfant ignorante de toutes les choses de ce monde, qui ne  
» sait rien, ni de la poésie, ni de l'histoire, ni des passions qu'elle  
» représente, ni de la langue qu'elle parle, on admire et l'on s'é-  
» tonne, et on se demande comment il se fait que cette œuvre que  
» l'on disait impossible soit si facilement accomplie et par des  
» moyens si faibles. C'est que cette enfant a quelque chose de plus  
» que la science, elle a l'inspiration, elle a apporté en naissant ce  
» quelque chose de divin, *mens divinior*, qui fait vivre la poésie.  
» Son ignorance même l'a servie beaucoup plus que n'eût fait l'é-  
» tude; car si elle eût compris toute l'étendue de son entreprise, si  
» elle eût deviné sous quelle cendre épaisse était cachée l'éтин-  
» celle qu'elle allait ranimer de son souffle, si elle eût pu savoir  
» combien était mort le cadavre auquel elle allait attacher sa  
» seizième année timide et malade, elle eût renoncé à cette  
» œuvre à coup sûr. Heureusement elle n'a pas vu le danger;  
» elle s'y est précipitée tête levée, elle a eu foi dans ces grands  
» maîtres dont chacun doutait autour d'elle, elle n'a pas déses-  
» péré de ces chefs-d'œuvre insultés aujourd'hui; sa témérité  
» l'a servie, sa confiance l'a sauvée, son bon sens naturel l'a  
» emporté sur toutes les déclamations. Elle a conquis son do-  
» maine; elle a mieux fait que le conquérir, elle l'a découvert,  
» et maintenant elle y règne en souveraine.

» L'avez-vous vue parcourant à grands pas la tragédie de  
» Corneille? L'avez-vous vue s'inspirant des larmes de Racine?  
» L'avez-vous vue prêtant au drame de Voltaire cette animation  
» passionnée si admirablement indiquée par Voltaire? Et dans les  
» divers efforts de ce précoce génie, avez-vous rien découvert qui

» sentit l'école, qui rappelât le Conservatoire, qui indiquât le  
» maître caché derrière cette déclamation notée à l'avance? Non ;  
» tout ce qu'elle a trouvé est à elle. C'est elle qui a pénétré la  
» première, et sans que personne la guidât, dans ces merveilleux  
» secrets de la tragédie classique. Quand elle se trompe, son  
» erreur est à elle ; quand elle s'élève au plus haut point où se  
» puissent élever l'amour, la haine, la terreur, son triomphe lui  
» appartient. Elle dédaigne les sentiers frayés ; elle fait mieux,  
» elle ne les connaît pas. Souvent le vieux tragédien qui joue avec  
» elle, habitué qu'il est à une certaine mélodie notée à l'avance,  
» s'arrête éperdu et presque épouvanté du mot nouveau que  
» cette enfant lui jette, et qui s'illumine tout d'un coup d'une  
» clarté inaccoutumée. Autour d'elle toutes les traditions sont  
» dépassées, tous les gestes indiqués depuis cent ans sont dé-  
» sertés ; il faut que le comédien la suive avec autant d'intérêt  
» et d'attention que le parterre, ou bien, gare à lui, le pauvre  
» diable ! Car elle lui échappe par un bond quand il croit la saisir,  
» ou bien quand il se figure (selon la tradition) qu'elle doit être  
» bien loin de lui qui joue et qui déclame en furieux, il la  
» trouve à ses côtés froide, calme, immobile, et notre comédien  
» de s'arrêter tout interdit ! Et ne demandez pas à Rachel d'in-  
» diquer à l'avance ce qu'elle veut faire ; elle n'en sait rien, elle  
» ne peut rien prévoir ; il faut que le mouvement qui la retient  
» ou qui l'emporte parte spontanément de son âme. Aussi bien  
» quand elle joue, acteurs et spectateurs sont-ils dans l'éveil et  
» dans l'attente. Qui sait ? Cet éclair dans le regard, cette douleur  
» dans la voix, ce geste qui vous frappe, peut-être ne les re-  
» verrez-vous plus jamais ainsi.

» Elle est comme la pythonisse de Virgile : d'abord pâle, mou-  
» rante, affaissée sur elle-même, assez mal faite, figure triviale, les  
» bras pendants, le corps plié en deux, jeunesse sans fraîcheur et  
» sans vigueur ; mais tout à coup, quand le dieu arrive — *deus* —  
» *ecce deus!* soudain toute cette nature anéantie se relève et  
» s'anime, le feu monte de l'âme au regard, le cœur bat violem-

» ment dans cette poitrine dilatée ; le souffle en sort puissant,  
» irrésistible... toute cette personne s'embellit outre mesure. Et  
» alors regardez-la, est-elle assez belle ? Quelles poses ! Quelle  
» taille ! Quels bras ! On la prendrait pour une de ces statues  
» antiques sans nom d'auteur, à demi ébauchées, mais si belles  
» que nul ne serait assez hardi pour vouloir donner un coup de  
» ciseau de plus à ce marbre informe. Et tant qu'on lui parle,  
» tant qu'on excite sa passion, tant qu'elle agit dans le drame,  
» elle est ainsi tout entière occupée, cœur, âme, esprit, regard, des  
» pieds à la tête ; tête immobile, sein qui s'agite ; son pied tient  
» à la terre avec une énergie inimitable. Parfois, quand le geste  
» lui manque, quand sa voix ne suffit plus, elle frappe du pied  
» la terre, et sous ce pied rien ne sonne creux. C'est ainsi qu'elle  
» a joué plusieurs fois depuis quinze jours Camille, Hermione,  
» Aménaïde, ses trois premières créations. Rien n'est plus grand  
» que cette Camille indomptée, Romaine autant qu'une femme  
» peut l'être, mais pas assez pour se réjouir quand son amant  
» expire. Cette imprécation, devenue vulgaire à force d'avoir  
» été récitée dans tous les conservatoires, elle s'en est emparée  
» avec une intelligence sans égale. Point de cris, point de gestes.  
» Quand commence cette grande colère qui va éclater plus haut  
» que la foudre, Camille se parle à elle-même tout bas, et vous  
» entendez gronder de loin ce profond désespoir. Plus cette  
» colère est contenue ; plus elle est terrible, et plus aussi l'on  
» comprend quelle doit être cette immense douleur qui porte cette  
» fille au blasphème ! Et même, chemin faisant, dans ces impré-  
» cations épouvantables, elle trouve moyen d'avoir quelques ac-  
» cents tendres et passionnés, et elle se souvient jusqu'à la fin  
» que c'est l'amour qui l'a conduite à cette misère. Comme  
» aussi dans le quatrième acte d'*Andromaque*, quand Hermione,  
» abandonnée par Pyrrhus, jette Pyrrhus sous le poignard  
» d'Oreste, comme elle est calme d'abord ! quelle ironie mordante  
» et cachée. Peu à peu la haine, le désespoir, la douleur im-  
» mense de cette âme blessée éclatent et se font jour de toutes  
» parts. Mais toujours vous retrouverez, même dans ses empor-

» tements, le même fond d'ironie, la même raillerie amère, le  
» même mépris pour la Troyenne ! Cette jeune fille est, à son  
» insu, une grande logicienne ; jamais elle n'abandonne la passion  
» dominante de son rôle, même pour produire un plus grand  
» effet ; puis quand enfin elle n'en peut plus, quand elle est fa-  
» tiguée et lassée de douleurs, mais non pas assouvie, alors, ma  
» foi ! elle va comme elle peut jusqu'à la fin : elle ne joue plus,  
» elle n'écoute plus, sa voix retombe comme son geste. Elle a  
» déployé toutes ses forces, elle ne doit plus rien ni à vous, ni  
» au poète ; que lui importe ? Soyez donc indulgents lorsque vous  
» la verrez aller ainsi à tâtons dans cette route qu'elle parcou-  
» rait tout à l'heure avec tant d'énergie, le flambeau qui la guidait  
» s'est éteint. »

Cette fois J. Janin avait dit, *fiat lux*, et la lumière fut faite ; lumière splendide, éclatante, inondant de ses rayons l'intérieur et les abords du Théâtre-Français. De ce moment Rachel avait grandi de cent coudées. Ce n'était plus l'humble et modeste débutante venant essayer ses forces devant un public sans chaleur, sans animation, lui accordant à peine comme encouragement quelques marques de satisfaction : c'était une haute célébrité mettant tout Paris en émoi ; c'était une œuvre de Praxitèle que l'on avait regardée en passant, sans chercher à en découvrir les beautés ; c'était le diamant auquel il n'avait manqué que les facettes pour le rendre étincelant. Janin venait, adroit lapidaire, de lui donner tout son éclat. Les mêmes individus qui avaient assisté froidement à ses premières représentations, étaient devenus tout de flamme : rencontraient-ils un ami, leur premier mot était. « Avez-vous vu Rachel ? Quel talent ! Quel génie ! Quelle femme admirable ! » De proche en proche cet enthousiasme se propageait comme l'étincelle électrique, et chacun s'empressait d'accourir vers le sanctuaire qui recélait cette divinité. Paris n'avait plus d'autre pensée, plus d'autre occupation : Rachel détournait à elle seule toute l'attention ; les intérêts politiques du pays disparaissaient devant celui qu'elle inspirait ; son nom même reten-

tissait sous les voûtes de la Bourse; aucune affaire ne s'entamait que préalablement on ne se fût préoccupé de ses représentations : en un mot, depuis la loge du portier jusqu'à la mansarde, elle était l'objet de tous les entretiens ; peu s'en est fallu qu'on ne dit d'elle ce que les Italiens disent de Naples : Voir Rachel et mourir !

Ce fut alors un concours, une affluence de monde presque sans exemple ; toutes les issues de la Comédie-Française étaient encombrées ; une garde nombreuse pouvait à peine contenir cette population qui menaçait de tout envahir ; on parvenait avec beaucoup de difficultés à établir l'ordre. Cependant des queues, qui souvent étaient rompues par la foule, s'organisaient aux deux bureaux de distribution des billets. L'une s'étendait, d'un côté, bien au delà de la maison de comestibles de Chevet, et l'autre se prolongeait encore dans la rue Saint-Honoré. On attendait là, pendant deux ou trois heures, avec une impatience fébrile et des cris furieux, l'ouverture des bureaux qui se fermaient souvent quelques instants après, faute de places, au grand désappointement de ceux qui n'avaient pas pu y parvenir à temps. Cette fatigue, cette peine perdue étaient un attrait de plus à la curiosité, et l'on revenait le surlendemain.

Ces gens qui, faute d'état, font un peu tous les métiers, les marchands de billets, en un mot, faisaient d'admirables affaires. Bien qu'il fut expressément défendu d'en délivrer aucun, non-seulement à ceux qui étaient connus pour faire ce trafic, mais encore aux individus qui, par leur allure, pouvaient faire naître quelques soupçons, ils trouvaient toujours moyen d'arriver à leur but ; mille ressorts étaient mis en jeu pour y parvenir : tantôt c'étaient des femmes élégantes, dont on ne pouvait se défier ; tantôt des hommes fort bien mis arrivaient au théâtre en coupé et se présentaient de manière à inspirer toute confiance ; d'autres, plus audacieux, montaient l'escalier qui conduisait à mon cabinet et redescendaient par le grand escalier de la salle, venant d'un air affairé de la part du directeur, leur ami, qu'ils

quittaient à l'instant, demander des places quelconques ; mais le plus curieux, c'est que l'un d'eux, lié selon toute apparence avec des gens de service de quelques grandes maisons, venait en voiture armoriée, avec deux ou trois laquais en grande livrée derrière, retenir des loges au nom de grands personnages connus ; ce manège s'est reproduit trop souvent, et la fréquence seule des demandes l'a fait découvrir. Il résultait de tous ces tours d'adresse que chaque jour ces industriels avaient à leur disposition trente ou quarante places et deux ou trois loges, quelquefois plus, que, le soir, ils revendaient à des prix exorbitants : on va en juger.

Un de mes amis intimes me fit demander un jour une loge pour des étrangers ne devant séjourner à Paris que quarante-huit heures, et qui ne voulaient pas partir sans avoir vu Rachel. La salle à ce moment était louée à l'avance pour quinze représentations ; rien n'étant plus à ma disposition, je lui exprimai mon regret de ne pouvoir lui procurer ce plaisir ; mais je lui conseillai de venir le soir aux alentours du théâtre lui faisant pressentir que, par les raisons que je viens de donner, et dont je lui fis part, il serait possible qu'il trouvât ce qu'il désirait. Il suivit ce conseil, et, en effet, un marchand de billets lui vendit une première loge de la valeur de 54 fr. au bureau, 180 fr.

Voilà pour l'extérieur de la salle. Voyons maintenant ce qui se passait à l'intérieur. Janin l'a dit avant moi, et je ne puis que le répéter, elle prenait, en effet, un air de fête, d'animation particulière. Toute la haute aristocratie, toute la haute finance, la littérature garnissaient l'orchestre, les galeries et les loges ; les femmes rivalisaient de toilettes ; l'aspect en était gracieux, élégant et riche. Avant le commencement du spectacle, Rachel était l'objet de toutes les conversations ; on se racontait mille anecdotes plus ou moins exactes sur sa vie primitive que déjà les journaux commençaient à dévoiler. Si j'allais rendre visite à quelques personnes dans leur loge, on m'accablait de questions ; on me de-

mandait surtout, c'était la grande curiosité, s'il était vrai qu'elle parlât comme l'avait fait parler Janin dans son premier feuilleton : « *C'est moi que j'étais au Gymnase.* » Je répondais que son éducation n'avait pas été complète, sans nul doute ; que parfois, et par hasard, elle faisait peut-être quelques fautes légères, mais que jamais je ne lui avais entendu parler le langage des paysans ; que je pensais que Janin avait voulu déverser sur elle un plus grand intérêt en lui attribuant des expressions qui démontraient tout le travail qu'elle avait dû faire pour arriver à cette élocution élégante que l'on admirait ; qu'il avait voulu mettre en opposition son état passé avec son état actuel ; que chez Choron, chez Saint-Aulaire, elle avait appris au moins les premiers principes de la langue française, dans laquelle elle se perfectionnait d'ailleurs chaque jour par l'étude ; et qu'enfin il ne se pouvait pas que l'interprète si éloquente des pensées de Corneille et de Racine, dont la prononciation et la diction étaient si pures et si correctes, s'exprimât de cette façon ; cela n'était point admissible.

Le rideau se levait-il, Rachel entra-t-elle en scène, des applaudissements sans nombre accueillaient son entrée ; un silence religieux, une attention profonde succédaient aussitôt aux conversations ; il semblait que l'on craignit de perdre un mot, un geste, un regard : elle parcourait ainsi toute la représentation, faisant éprouver aux spectateurs des émotions à la fois douces et poignantes. On admirait la puissance de cette jeune et si rare intelligence ; le charme indéfinissable qu'elle prêtait aux beaux vers de Racine, c'était une mélodie suave qui passait subitement de l'oreille au cœur ; elle captivait, elle entraînait, elle excitait des transports d'admiration. Encouragée, soutenue par cet élan du public, elle prenait en elle-même plus de confiance ; elle osait ce qu'elle n'aurait peut-être pas hasardé dans les circonstances précédentes, et tout ce qu'elle osait lui réussissait admirablement ; elle s'emparait de l'âme de tous, elle semait tour à tour l'espérance et l'amour, la terreur et l'effroi. Rachel avait les conditions les plus heureuses pour le théâtre : elle n'avait pas peur ; elle ne

se rendait aucun compte du danger. Sa tâche était immense, elle la portait avec une légèreté incroyable ; elle ne doutait de rien ; sa devise semblait être : Marchons toujours. Pour elle, le théâtre était un plaisir, un jeu ; tout lui venait sans qu'elle eût la peine de rien chercher.

Tout était en elle nature, instinct, don du ciel ! Elle était sublime sans qu'elle s'en doutât ; on aurait pu croire que les âmes de Corneille et de Racine s'étaient transmises en elle pour se donner une interprète, et qu'elle était animée d'une flamme étrangère qui lui était inconnue. Jamais le vers de Voltaire :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin,

ne fut assurément plus applicable qu'à Rachel.

Si, depuis, elle a fait des études plus sérieuses, ce dont je doute, elles n'ont dû ajouter que très-peu de chose aux dons que la nature lui avait accordés. Ces admirables poses qui faisaient d'elle une statue antique, elle ne les cherchait pas, ne les étudiait pas, elles lui étaient naturelles. La première fois qu'elle a joué Emilie, dans *Cinna*, à son second début, elle est tombée aux genoux d'Auguste, sans qu'on le remarquât alors, avec la même grâce, le même charme, la même attitude qui, plus tard, lui ont valu de si nombreux applaudissements. Elle n'était pas Française, elle était Grecque, elle était Romaine des pieds à la tête.

La pièce finissait-elle, elle était rappelée à grands cris : une pluie de bouquets venait l'envelopper de toutes parts ; elle les relevait avec une joie enfantine, en offrait à tout le monde ; Emilie, Camille, Hermione, quel que fût le rôle enfin qu'elle eût joué, étaient déjà à cent lieues d'elle. Elle riait, sautait, elle était heureuse. Oh ! que la vie lui devait être belle !

Elle m'avait demandé de jouer Monime dans *Mithridate* ; je n'acceptai ce rôle que parce qu'il était pour elle un moyen de re-

pos ; elle pouvait le jouer sans trop de fatigue, et c'était beaucoup. Cette pièce ne s'était jamais soutenue au Théâtre-Français. Longtemps après Saint-Prix, Talma en avait fait une reprise qui ne fut pas fructueuse, malgré l'immense talent qu'il y déploya. Je ne comptais nullement sur cet ouvrage ; mais la constitution délicate de Rachel me faisait un devoir de rechercher dans le répertoire, pour ne pas arrêter le cours de ses représentations, des rôles qui ne demandassent pas un grand développement de moyens, et que je pusse lui faire jouer en intervalles de ceux qui exigeaient toutes ses forces. La pièce fut donc jouée, et Rachel obtint dans Monime presque autant de succès que dans ses plus grands rôles.

Les recettes de la Comédie-Française devenaient colossales ; le nom de Rachel était une lettre de change de 6,000 fr. tirée sur le public. Dès leur accroissement, je compris qu'il était impossible de laisser aux appointements de 4,000 fr. une jeune fille dont le talent donnait de pareils produits, et sans qu'elle le demandât, à la fin du mois d'octobre, je doublai d'abord ce traitement, puis le mois suivant, j'y ajoutai une gratification mensuelle de 1,000 fr., ce qui portait le tout à 20,000 fr. par année. Cette mesure fut approuvée par le plus grand nombre et blâmée par une légère minorité. L'événement prouva que j'avais eu raison : deux mois après, M. Félix demandait que le traitement de sa fille fût porté à 40,000 fr. Une longue polémique s'engagea à ce sujet dans les journaux : je dus faire connaître la conduite que j'avais tenue envers Mlle Rachel, et l'avantage me resta, chacun ayant reconnu que j'avais fait ce qu'honorablement j'avais dû faire.

J'ai dit, en parlant plus haut de M. Félix, qu'il avait un instinct dramatique réel ; que je lui avais entendu donner de très-bons avis à sa fille. Cela est vrai. Il était fort curieux à examiner. Il assistait à toutes les représentations de Rachel, souvent sur le théâtre, au coin d'une coulisse ; il écoutait avec une grande at-

tention et faisait tout haut ses observations. Ses expressions ordinaires étaient : *Bon ! bien ! ah ! elle faiblit , allons-donc ! allons-donc !* Et ses remarques étaient presque toujours judicieuses. Un jour, elle jouait *Camille* ; elle attaqua le mot *Rome*, qui commence les imprécations, avec effectivement plus d'énergie qu'elle ne l'avait fait encore. J'étais auprès de lui ; il se retourna vers moi et me dit : *A la bonne heure ! elle m'a donné un bon Rome aujourd'hui .*

La position de Rachel semblait à jamais affermie, lorsqu'un revers imprévu, le seul qu'elle éprouva dans toute sa carrière dramatique, vint cependant lui porter une atteinte sérieuse. Ce fut la première représentation de *Bajazet*. Ce fait est assez important pour être reproduit dans tous ses détails. En voici la relation exacte.

Lasse de jouer sans cesse les mêmes pièces, elle vint un jour me demander un rôle nouveau : elle avait épuisé tout son répertoire, et n'avait aucun ouvrage à m'indiquer. Après y avoir réfléchi un instant, je lui dis : « Connaissez-vous une tragédie de Racine qui a pour titre *Bajazet* ? — Non, me dit-elle, je n'ai rien appris là-dedans. — Eh bien, mon enfant, prenez cette pièce ; lisez-la tout entière avec une grande attention, puis ensuite relisez encore particulièrement le rôle de Roxane ; réfléchissez-le bien, et vous me direz ce que vous en pensez. » Quelques jours après, Mlle Rachel vint en effet et me dit (c'est elle qui parle) : « A propos, j'ai lu votre pièce. — Eh bien, qu'en pensez-vous ? — Mais cela me paraît bien. — Ne croyez-vous pas trouver dans ce personnage toutes les conditions appropriées à votre nature : la colère, l'amour et surtout l'ironie, sentiments que vous exprimez à merveille ? » Sans répondre à cette question, elle me dit : « Cela vous va donc ? — Oui, et je crois vous indiquer un bon choix. — Eh bien, faisons rouler *Bajazet*. » Ce mot justifie parfaitement ce que Janin disait d'elle : elle ne savait rien, elle ne connaissait rien, elle acceptait ce qu'on lui proposait, mais ensuite elle devinait tout... Faisons rouler *Bajazet*, di-

sait-elle en riant ; l'expression était vraiment tout à fait originale ; elle n'attachait à tout cela aucune importance ; elle était enfant, mais, il faut le dire, enfant charmant, naturellement spirituel et très-aimable. « Eh bien, apprenez donc vite Roxane, lui dis-je, je vais distribuer les rôles aujourd'hui même, et dans quelques jours nous commencerons les répétitions. » En effet, je donnai le rôle d'Acomat à Joanny, celui de Bajazet à Maillard, Atalide à Mlle Rabut, et Osmin à Fouta ; je fis faire une décoration du sérail sur les dessins de Cicéri, des costumes neufs, et particulièrement pour Mlle Rachel un magnifique habit de sultane, composé de toutes étoffes turques, que j'eus beaucoup de peine à trouver, et dont je lui fis présent au nom de la Comédie. La pièce fut apprise promptement, et répétée pour la première fois au foyer du public, huit jours après la distribution des rôles. Aidée des excellents avis de M. Samson, Rachel indiquait déjà parfaitement l'ensemble de ce personnage difficile. Son professeur lui-même s'étonnait de cette haute intelligence et de la facilité avec laquelle elle profitait de ses conseils. Tous deux, nous ne doutions pas qu'elle ne dût obtenir un grand succès.

L'étude sérieuse que j'avais faite et que je faisais tous les jours du talent de Mlle Rachel, avait déterminé le choix de la tragédie de *Bajazet*. J'avais remarqué que les conditions dominantes de sa nature étaient le raisonnement, la supériorité, le commandement, la colère, la haine et surtout l'ironie ; que les émotions tendres, touchantes, qui émanent de l'amour, qui viennent du cœur, cette sensibilité communicative qui commande les larmes lui étaient moins familières, plus difficiles, et qu'enfin ce n'était que par une adresse admirable qu'elle suppléait à ces qualités, dont elle n'était pas entièrement dépourvue, mais qu'elle ne possédait pas à un degré aussi éminent que les autres. C'était par ces raisons que le personnage de Roxane me paraissait devoir lui convenir admirablement.

Cependant le choix de cet ouvrage avait été blâmé par la Comédie, et à peu près généralement ; de nombreuses observations

m'avaient été faites. Rachel était trop jeune, me disait-on, pour attaquer un pareil rôle, et c'était compromettre son avenir, porter une grande atteinte à sa réputation ; je ne devais pas accepter une pareille responsabilité, cela retomberait sur moi seul, et mille autres propos qui ne laissaient pas que de jeter quelque inquiétude dans mon esprit. M. Samson n'était pas de cette opinion, parce qu'il comprenait, lui comme moi, que la femme qui pouvait jouer Hermione et Camille avec une aussi haute supériorité, pouvait et devait être en état de jouer Roxane ; nous nous rappelions la petite Maillard qui, comme un météore, a brillé un instant sur la scène française et déployé, dans ce même rôle, toute jeune qu'elle était, un talent des plus remarquables, que, hélas ! la pauvre enfant a payé de sa vie. Je résistai à toutes les instances qui me furent faites de retirer cette pièce ; les répétitions successives auxquelles j'assistais me fortifiaient dans la résolution de la maintenir. Je n'ai jamais su revenir d'ailleurs sur une pensée arrêtée, lorsqu'il ne m'était point démontré qu'elle fût déraisonnable ; je considérais cela comme une faiblesse qui ne pouvait avoir d'autre résultat que d'affaiblir dans mes mains les rênes de l'administration qui m'était confiée. *Bajazet* fut donc maintenu ; mais j'étais loin de m'attendre, je l'avoue, à ce qui devait arriver.

Cette désastreuse première représentation eut lieu le 23 novembre 1838 ; tout, jusqu'aux moindres détails, devait y être marqué au coin d'une sorte de fatalité. La buraliste du théâtre, chargée de la location des loges et stalles, n'ayant considéré ce spectacle que comme une représentation ordinaire, avait loué la salle tout entière sans m'en prévenir, de telle sorte que lorsque je demandai les places et loges habituellement destinées à la presse en pareille occasion, elle me répondit qu'elles étaient toutes retenues et payées, qu'elle ne pouvait plus mettre à ma disposition qu'une petite loge de baignoires sur le parterre et quelques stalles d'orchestre que l'on n'était point encore venu retirer. Ce fut pour moi une grande contrariété : dans ces cir-

constances, il est important de n'exciter le mécontentement de personne; malgré soi l'on subit alors en pareil cas une influence dont on ne se rend pas compte, et qui fait traiter avec sévérité ce qu'on aurait accueilli peut-être avec plus d'indulgence? Le mal était fait, il fallut en prendre son parti. J'envoyai la loge de baignoires à Janin, en m'excusant sur la maladresse de ma buraliste, et les quelques stalles qui me restaient, aux rédacteurs des principaux journaux de la capitale.

Le soir, l'affluence était immense : on se battait aux portes, la recette dépassait 6,000 fr., et la salle, par sa composition, était des plus imposantes. J'occupais ordinairement une petite loge inaperçue du public, sur la scène, derrière le rideau; je m'y rendis, non sans émotion. Soit pressentiment, soit que toutes les observations qui m'avaient été faites se fussent représentées à mon esprit, soit enfin que cette assemblée si nombreuse exerçât sur moi une puissance étrange, toujours est-il que j'éprouvais une inquiétude difficile à surmonter. La pièce commença : Rachel, magnifique sous son costume, fut admirablement reçue. Je commençais à me rassurer, lorsque je crus m'apercevoir qu'elle n'avait pas son calme, son assurance ordinaires; elle parlait bas, sa voix avait l'air de fléchir, elle finit la scène du premier acte d'une manière molle, sans énergie, avec une expression bien différente de celle qu'elle avait aux répétitions; cependant, quelques faibles applaudissements l'accompagnèrent à sa sortie. Je ne voulus pas aller lui faire d'observations dans la crainte de la troubler; j'espérais que le second acte, entrant plus vivement dans l'action, lui serait plus favorable; mais c'était fini : pour la première fois cette femme qui, jusque-là, était entrée en scène sans appréhension, sans crainte, sans le sentiment du danger, venait de connaître l'effroi! Sa tâche lui semblait au-dessus de ses forces, elle croyait à son insuffisance, ses facultés étaient paralysées; tout le rôle s'ensuivit, des vers dits vaguement; des cris, une déclamation froide, incolore, rien de senti, rien en un mot du personnage de Roxane; sa marche même sur le

théâtre était incertaine, son geste n'était plus en harmonie avec sa parole; son œil restait fixe ou égaré : ce n'était plus Rachel, c'était la peur ! Le public, désappointé, resta froid, et la pièce finit dans un morne silence.

On se ferait difficilement une idée de la position dans laquelle j'étais : tout ce qui allait résulter de cette chute effroyable frappait à la fois mon esprit ; et au profond chagrin que j'éprouvais personnellement pour Rachel se joignaient ces réflexions toutes naturelles : Que va-t-on dire ? A qui s'en prendra-t-on ? A moi seul, sans nul doute ; j'aurai, aux yeux de tous, compromis la position, l'avenir peut-être de cette jeune fille ; on ne manquera pas de dire : assez d'avertissements lui avaient été donnés, il n'a rien compris, et son aveuglement, son entêtement ruinent aujourd'hui une réputation faite ! Quel triomphe pour mes ennemis, et j'en avais beaucoup. Ma tête était brûlante, j'avais la fièvre, j'osais à peine aller voir Rachel ; il me semblait que j'allais trouver le reproche sur son front ; et cependant je n'étais pas convaincu, une voix intérieure me disait : Non, tu ne t'es pas trompé. Je me décidai enfin à monter à sa loge, dans l'espoir de la consoler, de l'encourager un peu ; elle était seule avec sa famille. Dès qu'elle m'aperçut, elle se jeta tout en pleurs dans mes bras. « J'ai été bien mauvaise, n'est-ce pas ? — Oui, mon enfant, lui dis-je ; mais ne vous en désespérez pas, il n'y a rien d'étrange lorsqu'on aborde pour la première fois un rôle aussi difficile, de n'en pas saisir toutes les nuances et de ne pouvoir triompher d'une trop vive émotion. Vous n'êtes pas la première qui ait échoué dans une pareille création ; que cela ne trouble point par trop votre esprit : calmez-vous, reposez-vous de cette terrible fatigue, et demain nous reparlerons de tout cela. »

A peine rentré dans mon cabinet, on vint de toutes parts me rapporter les bruits du foyer : ce que j'avais prévu était arrivé, c'était sur moi particulièrement que l'on tombait. J. Janin était furieux et débâtérait hautement contre la reprise et l'exécution de toute la pièce ; il déplorait qu'on eût entraîné cette jeune fille

dans ce malheureux faux pas ; il disait qu'au surplus ce n'était pas sa faute, qu'elle n'avait rien compris au rôle, parce qu'elle ne pouvait y rien comprendre. L'opinion de Janin me touchait très-vivement ; j'appréhendais un feuilleton sévère dans le *Journal des Débats*, et je me promis d'aller le lendemain de bonne heure lui rendre visite et m'expliquer avec lui sur cette malencontreuse représentation. Je rentrai chez moi et ne pus fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain, à midi précis, je me rendis chez Janin ; il me reçut avec son affabilité ordinaire, et me dit en riant : « Vous êtes un joli garçon ! Vous nous avez donné hier une représentation de *Carpentras*. Elle a été bien mauvaise, cette petite. — J'en conviens, lui dis-je ; mais, mon cher Janin, faites un peu la part de l'émotion, de l'effroi tout naturel d'aborder un rôle aussi difficile devant une pareille assemblée. — Non, non, vous avez tort, Védel, vous l'écrasez sous un fardeau qu'il lui est impossible de porter ; c'est lui rendre un très-mauvais service, et c'est nuire aux intérêts de la Comédie. Que voulez-vous qu'à son âge cette jeune fille comprenne au rôle de Roxane ? — Mais rappelez-vous donc la petite Maillard ; elle n'était pas beaucoup plus âgée qu'elle, et, vous vous en souvenez peut-être, elle reproduisait parfaitement toutes les nuances de ce rôle ; elle y fut admirée, courue. Persuadez-vous bien, d'ailleurs, qu'hier vous n'avez pas vu jouer Roxane à Rachel ; vous avez vu une femme glacée par la peur, dont la grande intelligence, celle que vous admirez vous-même, que vous avez exaltée, était entièrement paralysée ; que conséquemment vous ne pouvez pas, sur cette première épreuve, juger sainement. »

Rien ne pouvait le convaincre. Il persistait à soutenir l'impuissance de Rachel à jouer un rôle de cette importance. « Alors vous nous faites aussi notre procès à Samson et à moi ; vous nous considérez comme deux hommes tout à fait incapables, lui comme professeur, et moi comme directeur ; car, enfin, pouvez-vous admettre que si elle eût répété comme elle a joué, nous

l'eussions exposée à un pareil échec? Non, non, détrompez-vous. Dans notre opinion à tous deux, et celle de Samson a une grande valeur, elle pouvait parfaitement jouer Roxane; elle vous prouvera, peut-être avant peu, que vous la condamnez avec trop de précipitation. — Bon! s'écria-t-il, vous allez achever de la perdre en persistant, par entêtement, à lui faire jouer ce rôle; c'est complètement absurde. » Nous en étions là, lorsqu'on lui annonça Rachel. Elle était vivement émue, embarrassée; elle baissait la tête, ne disait rien, et avait l'attitude d'une coupable devant son juge. Janin, en l'accueillant avec une extrême bonté, la remit un peu. Mais, venu sur la malheureuse représentation, il lui dit qu'elle avait eu tort de jouer ce rôle; qu'elle ne devait pas, qu'elle ne pouvait pas le comprendre; qu'il fallait plus de maturité pour aborder de pareilles passions; qu'il ne pouvait lui dissimuler qu'elle y était restée tout à fait inférieure; que, malgré tout l'intérêt, toute l'affection qu'il lui portait, et dont il lui avait donné des preuves, il était impossible qu'il rendit un compte favorable de cette soirée. La pauvre Rachel pleurait à chaudes larmes comme un enfant que l'on gronde; nous avions beaucoup de peine à la consoler; Janin y faisait tous ses efforts de la manière la plus gracieuse, l'engageait à se rassurer, lui disait que dans son compte rendu il parlerait de manière à ne pas lui nuire, qu'il adoucissait autant que possible la partie obligée de la critique; mais qu'il insistait pour qu'elle ne rejouât pas cette pièce. Nous n'étions nullement d'accord là-dessus; je n'en disais rien; me heurter contre son opinion eût été une maladresse d'autant plus inutile que je ne l'aurais pas amené à la mienne. « J'accepte, mon cher Janin, lui dis-je, toute la responsabilité de ce fait; le rôle a été choisi par moi, c'est donc sur moi seul que doit effectivement en retomber le blâme. Ainsi, dites-le franchement, mais ménagez Rachel le plus possible. » Nous le quittâmes, médiocrement satisfaits de notre visite; son langage me faisait parfaitement comprendre que son feuilleton ne serait pas favorable. Ma conviction ne restait pas moins entière que Rachel se relèverait de cette chute, et l'opinion de Janin, que je n'avais pas même cherché à combattre,

n'exerçait aucune influence sur ma résolution bien arrêtée de faire rejouer la pièce. Aussi, à peine remontés en voiture, je dis à Rachel : « Ah ça, mon enfant ! point d'hésitation, et, malgré tout ce que vous venez d'entendre, après-demain *Bajazet*. » Elle rougit vivement, et me fit observer que tout le monde lui conseillait d'abandonner ce rôle. Vous venez de le voir, me dit-elle, c'est l'opinion de M. Janin, et ce matin, au ministère de l'intérieur, M. Cavé me tenait le même langage. — Eh bien, mon enfant, je crois que tout le monde a tort ; c'est une partie perdue, vous vous devez à vous-même d'en prendre la revanche. Voulez-vous donc, après vos succès éclatants, laisser le public dans cette conviction que dans votre emploi il existe des rôles qu'il vous est impossible d'atteindre ! que votre talent est circonscrit dans de primitives études, et que vous reconnaissez votre impuissance alors qu'il en faut aborder de nouvelles ? Ce serait répudier vous-même votre talent, détruire cette réputation faite, ruiner votre avenir, et briser de vos mains le piédestal sur lequel le public vous a élevée avec tant de peine. Oh ! si après cette pénible représentation, je vous avais vue calme, tranquille, pensant avoir atteint votre but, attribuant la froideur du public à de mauvaises dispositions, peut-être n'insisterais-je pas, persuadé que croyant avoir fait tout ce que vous deviez, tout ce que vous pouviez faire, il vous serait impossible d'aller au delà, et qu'une seconde épreuve serait pour vous plus compromettante que profitable ; mais il n'en a pas été ainsi : vous avez complètement reconnu votre infériorité ; vous m'avez dit, tout en larmes : J'ai été bien mauvaise, n'est-ce pas ? Donc, vous avez compris que ce n'était point ainsi que vous deviez remplir votre tâche, et que vous pouviez vous en acquitter d'une manière bien supérieure. Cette sage et sévère appréciation de vous-même m'est un garant certain que dans une seconde représentation, vous triompherez de cette vive émotion qui vous a paralysée à la première, et que vous rentrerez dans la possession d'un des rôles, selon moi, le mieux approprié à tous vos instincts dramatiques. » Vaincue, en apparence au moins, par mon insistance, Rachel me promet de rejouer le sur-

lendemain, *Bajazet*. Je la reconduisis chez elle et je revins au théâtre; là, je fus encore assailli par de nouvelles récriminations, et de vive voix, et par lettres de plusieurs de ses prétendus amis, qui tous me pressaient de retirer cette pièce du répertoire, et de ne pas exposer Rachel, disaient-ils, à une chute certaine. Tout cela était parfaitement inutile, j'étais bien décidé à ne rien changer à ma résolution, à moins d'un ordre formel du ministre.

A quatre heures, on m'annonça M. Félix, qui, d'un ton très-délibéré, me déclara que sa fille ne jouerait pas le surlendemain *Bajazet*. « Pourquoi cela ? lui demandai-je. — Parce que je ne veux pas qu'elle joue ce rôle. — Vous oubliez, Monsieur, lui dis-je, qu'aux termes de son engagement, Mlle Rachel a contracté l'obligation de jouer tous les rôles de son emploi sur les ordres du directeur; vous oubliez encore que je n'ai jamais usé de ce droit que dans son intérêt; que je lui ai donné assez de preuves d'affection pour que vous ne puissiez pas croire qu'en insistant aujourd'hui pour qu'elle rejoue un rôle dans lequel elle a échoué, ce soit dans une autre pensée que de la relever de cette chute : c'est ce que vous auriez dû comprendre, vous, Monsieur, et ne pas venir apporter un obstacle, inutile d'ailleurs, à ma détermination bien arrêtée. — C'est ce que nous verrons, reprit-il. Et je vous répète qu'elle ne jouera pas; tenez-vous cela pour dit. — Moi, je vous prévins, Monsieur, que l'affiche annoncera demain, pour après-demain, la seconde représentation de *Bajazet*. — Vous êtes bien le maître de votre affiche : vous pouvez annoncer tout ce que vous voudrez; mais je suis le maître de ma fille et je vous déclare encore une fois, et pour la dernière, qu'elle ne jouera pas. — Soyez alors bien averti, Monsieur, que si le jour de la représentation Mlle Rachel n'est point à sa loge à six heures du soir, je ferai rendre l'argent au public au moment du spectacle, et que je motiverai cette mesure scandaleuse sur le refus de Mlle Rachel, sans excuse admissible, de remplir son devoir envers le public; que le produit évalué de cette représentation sera prélevé sur son traitement, et qu'elle ne remettra le pied sur la scène française

que préalablement elle n'ait joué *Bajazet* une seconde fois. — Vous ferez tout ce que vous voudrez ; mais elle ne jouera pas. — Vous pouvez vous retirer, Monsieur, je n'ai plus rien à vous dire. » Ce qu'il fit.

La représentation ne devant avoir lieu que le surlendemain, je n'hésitai pas à l'annoncer la veille au bas de l'affiche, selon l'usage, présumant que la réflexion amènerait M. Félix à consentir à ce qu'elle eût lieu, ou que du moins il viendrait de nouveau s'en expliquer avec moi ; mais M. Félix n'y mettait pas tant de procédés. Le lendemain, je n'entendis parler, de toute la journée, ni de lui, ni de Mlle Rachel, que sans nul doute il tenait en charte privée. La position devenait difficile : annoncer un spectacle pour le soir avec la certitude qu'il ne pourrait avoir lieu, c'était un tort grave ; m'exposer à faire relâche au moment même du spectacle, c'était un fait compromettant pour moi vis-à-vis du public et de l'autorité. D'un autre côté, nuire à Mlle Rachel, à laquelle d'ailleurs je n'attribuais pas cette résistance obstinée, en la mettant en tiers personnellement dans une affaire qui pouvait lui devenir très-préjudiciable, c'était ce qu'au fond du cœur je ne voulais pas faire, car j'avais pour elle une véritable affection paternelle ; céder cependant sans aucune autre explication me paraissait un acte de faiblesse impardonnable, c'était abdiquer ma position, me mettre à la discrétion de M. Félix, et le rendre en quelque sorte seul maître du répertoire tragique au Théâtre-Français, ce que pour rien au monde je ne pouvais admettre. Si un refus positif devait avoir lieu, il fallait qu'il me vînt au moins de Mlle Rachel elle-même ; malgré sa minorité, je ne pouvais accorder ce droit à son père. Après avoir attendu infructueusement toute la journée, à dix heures du soir, je me déterminai à lui écrire ; je le fis, dans les termes les plus convenables, m'appuyant de son propre intérêt, pour l'engager à résister aux obsessions de son père, qui, je n'en doutais pas, la dominait impérieusement. Je chargeai l'un des garçons de théâtre de porter cette lettre, avec ordre de la remettre à Mlle Rachel en personne, de l'attendre

à quelque heure de nuit qu'elle dût rentrer, et de m'apporter sa réponse au théâtre, où j'attendrais de mon côté. A une heure du matin, le garçon de théâtre revint et me remit le mot suivant, écrit au crayon sur un petit chiffon de papier que j'ai soigneusement conservé :

« Ne suis-je pas à vos ordres? Quand on aime les gens, on fait  
» tout pour *leurs* plaire.

» Tout à vous,

» RACHEL. »

J'avais fait tenir toutes prêtes deux affiches, l'une annonçant *Bajazet*, et l'autre un spectacle de remplissage; je me hâtai d'envoyer la première à l'imprimerie, et je rentrai chez moi, heureux du succès de ma négociation.

Le lendemain, tout le monde me tournait le dos. On criait de toutes parts que Rachel était perdue : les uns s'en affligeaient, d'autres s'en réjouissaient; on me nommait, par dérision, l'auteur de *Bajazet*; on annonçait hautement ma chute avec la sienne. Tout cela ne m'effleurait pas l'épiderme. J'entrai dans mon cabinet comme à l'ordinaire; on me remit les journaux. En ouvrant les *Débats*, j'aperçus ce feuilleton redouté, ce feuilleton que j'avais espéré pouvoir prévenir, et qui tombait fatalement le jour même de la réhabilitation espérée de Rachel : c'était d'un funeste augure. Janin, contre son ordinaire, s'était pressé; il était évident qu'il l'avait écrit sous l'impression défavorable de la première représentation; je devais donc m'attendre à le trouver très-sévère. Je tenais la feuille d'une main tremblante, le cœur me battait, je n'osais lire; il fallut enfin se décider, et je laisse à juger de la profonde émotion que je dus éprouver à la lecture des lignes suivantes :

« Cette reprise de *Bajazet* avait attiré à la Comédie-Française  
» une affluence si grande qu'on ne se souvient pas d'en avoir vu

» une pareille ; on attendait le lever du rideau avec cette impatience  
» fiévreuse qui prend souvent tout un peuple quand on se bat  
» non loin des murs. Hélas ! Cette noble impatience du parterre  
» parisien a été tout à fait trompée. Il est impossible de jouer  
» une tragédie plus difficile avec plus de hasard, plus d'ennui,  
» plus d'abandon ; il est même incroyable que le Théâtre-Français,  
» arrivé à ce point de sa fortune, et d'une fortune inespérée, se  
» soit abandonné ainsi lui-même dans une épreuve qui devait  
» être décisive. Quel désenchantement pour cette belle foule ac-  
» courue de si bonne heure et de si loin pour admirer un chef-  
» d'œuvre, quand elle a vu ce chef-d'œuvre ainsi méconnu !

» On attendait Mlle Rachel : vous savez combien ce jeune talent,  
» découvert hier, est devenu aujourd'hui un talent important :  
» le présent et l'avenir du Théâtre-Français reposent sur cette  
» jeune tête. Mlle Rachel, c'est mieux qu'une révolte contre le  
» drame, c'est tout une révolution qui s'est accomplie. Elle a  
» été la Jeanne d'Arc inspirée et toute puissante de l'art antique :  
» elle a porté de nouveau Racine, Corneille, Voltaire, nos dieux  
» et les siens, à la consécration du parterre. Il y a donc tout à  
» espérer de cette enfant, mais aussi il y a tout à craindre : qu'elle  
» marche en avant, l'art est sauvé ; qu'elle recule ou qu'elle s'ar-  
» rête, tout est perdu. Donc, si vous voulez vivre, entourez-la  
» de votre zèle, de vos efforts, de vos talents réunis... Que vou-  
» laient-ils donc que fit Mlle Rachel dans ce rôle de Roxane ?  
» Qu'espéraient-ils ? Qu'attendaient-ils ? Cette enfant pouvait-elle  
» deviner cette passion des sens, non de l'âme ; pouvait-elle com-  
» prendre ce que lui dit Acomat des charmes de Bajazet ? Les char-  
» mes de Bajazet ! tout le caractère de Roxane est contenu dans ce  
» mot de Racine. Mais les plus vieilles comédiennes, après la vie  
» la plus agitée et la plus amoureuse, n'ont pas toutes compris le  
» sens de ce mot étrange : les charmes appliqués à un homme !  
» Mais Mlle Rachel, cet enfant si frêle, ce petit corps brisé, cette  
» poitrine naissante, ce souffle inquiet, pouvaient-ils suffire à re-  
» présenter la puissante lionne qui a nom Roxane, cette femme

» impérieuse et fière, amoureuse et absolue, qui demande des  
» baisers ou du sang, esclave et reine à la fois, insolente et lâche,  
» aussi prête à dévorer son amant qu'à l'aimer. Non, cette enfant  
» ne pouvait pas suffire à tout ce rôle, et elle ne devait pas le  
» comprendre. Or, voilà justement ce qui est arrivé : Mlle Rachel a  
» paru, et tout d'abord le parterre a compris qu'elle serait im-  
» puissante : ce n'était pas la Roxane attendue, c'était une jeune  
» fille perdue dans le sérail. Même ce profond regard de Rachel,  
» cet œil qu'elle jette si profondément, dans ce drame qui se joue  
» il était déjà distrait et préoccupé ; son bon sens lui disait déjà  
» qu'elle n'irait pas jusqu'à la fin de sa tâche. Elle a cependant  
» joué tout le premier acte avec ce grand air qu'elle porte en  
» toutes choses. Elle n'était pas encore aux prises avec Acomat,  
» non plus qu'avec Bajazet, et ces premiers transports d'une  
» femme heureuse lui convenaient à merveille. Au second acte,  
» qui déjà devient difficile, la jeune tragédienne, par un artifice  
» qu'il ne faut pas tolérer, a eu recours à cette ironie qui la sou-  
» tient au quatrième acte d'*Andromaque*. Elle n'a pas vu que  
» l'ironie de la sultane qui peut tuer sans dire pourquoi l'amant  
» qui l'insulte, n'a rien de commun avec le froid et impuissant  
» mépris d'Hermione entre les mains de Pyrrhus : Hermione,  
» pauvre femme, se défend comme elle peut, à la façon d'une  
» princesse qui n'a pour se protéger que son esprit à défaut de  
» sa beauté ; mais Roxane ne s'amuse pas à faire de l'ironie, et  
» Roxane n'a pas tout ce temps à perdre. Elle commande, c'est  
» assez : Entendre, c'est obéir, dit le proverbe turc, et Roxane  
» sait son proverbe. Il faut bien prendre garde que Mlle Rachel  
» ne porte ainsi dans un rôle les découvertes qu'elle a faites  
» dans un autre rôle, c'est là un misérable artifice et tout à fait  
» indigne de grands talents. Au troisième acte, quand, victime  
» elle-même d'une erreur inconcevable, la sultane se croit aimée,  
» quelle n'est pas sa douleur indignée en entendant ces froides  
» et dédaigneuses paroles de celui qu'elle aime ! A ce moment,  
» Mlle Rachel a manqué tout à fait de naturel, elle ne s'est pas  
» assez étonnée, elle ne s'est pas assez indignée, elle ne s'est

» pas assez montrée cette Roxane qui comprend enfin de quelle  
» fourberie elle est la victime. A partir de ce troisième acte,  
» Mlle Rachel n'a plus rien compris à son rôle, elle l'a déclamé  
» au hasard ; sa parole a bien toujours été solennelle, son geste  
» simple, son regard profond, sa pose admirable ; mais, re-  
» gardez de plus près, cette parole sonne creux, ce geste est  
» une habitude prise, ce regard ne sait plus où il va, cette pose  
» est convenue, cette fois l'inspiration l'a quittée, elle se débat  
» au hasard avec ses souvenirs de la veille, elle ne croit plus au  
» drame qu'elle joue, elle ne sait rien des passions qu'elle repré-  
» sente... Elle arrive ainsi à la scène terrible entre Bajazet et la  
» sultane, quand la sultane poussée à bout par la froideur de ce  
» sexagénaire de vingt ans, s'écrie : *Sortez !* et ce grand cri :  
» *Sortez !* ce grand cri, qui est le dénouement et la fin de cette  
» passion sans nom, Mlle Rachel le prononce à peine ; elle le dit  
» tout bas, elle ne trouve pas un accent dans son âme pour con-  
» damner à mort cet homme qui est mort à ce seul mot : *Sortez !*  
» mais aussi le public reste froid, immobile, éperdu, et s'inquié-  
» tant peu de tous ces gens qui meurent autour de lui. Que lui  
» importent ces gens-là ? Il n'en voulait qu'à cette Roxane qui  
» n'a pas su ni lui arracher une larme, ni lui arracher un cri de  
» pitié. »

Après la lecture de ce cruel feuilleton, le journal s'échappa de ma main, mon front se couvrit d'une sueur froide, tous mes sens semblèrent m'abandonner. Je ne trouvai plus de force que pour m'adresser à moi-même cette interrogation : Que faire ? J'étais accablé, anéanti ; enfin, remis un peu de ce moment de stupeur, ma première pensée fut d'envoyer aussitôt changer les affiches dans Paris, et d'annoncer relâche par indisposition. Faire jouer Rachel le soir, n'était-ce pas jeter un défi au feuilleton de Janin, lui imprimer un blâme, avoir l'air de le braver ? Et on ne se heurte pas sans danger contre l'opinion d'un pareil homme. D'un autre côté, suspendre la représentation, retirer la pièce, c'était lui donner entièrement gain de cause. Gain de cause ! Il l'avait par

le fait : tout ce qu'il avait dit était vrai, tout était exact, il était impossible de mieux dépeindre la situation de Rachel dans cette déplorable soirée ; et ce feuilleton, qui restera comme leçon aux actrices appelées plus tard à jouer le rôle de Roxane, s'il en doit survenir, malgré son extrême sévérité n'avait cependant rien exagéré, mais il n'avait non plus rien admis qui pût sinon justifier, au moins pallier la faiblesse de l'excursion que cette toute jeune fille venait de faire dans ce rôle difficile. Juge, il avait condamné sur les faits, sans remonter aux causes. Il avait nettement tranché la question : Rachel ne pouvait pas comprendre, ne pouvait pas jouer le rôle de Roxane. C'est de cette question que je cherchai à me rendre compte par analogie, et je me dis : Le rôle d'Emilie, dans *Cinna*, est un personnage bien plus étrange, bien plus sec de cœur, bien plus difficile à comprendre que celui de Roxane ; cette femme qui n'a réellement d'autre amour que celui d'une vengeance tardive, devenue odieuse par sa persévérance, qui sacrifie son amant à ce sentiment haineux, que les bienfaits d'Auguste, lâchement acceptés par elle, n'ont pu toucher, qui flétrit tous les sentiments honorables dans le cœur de l'homme qu'elle prétend aimer, qui ne s'émeut pas un instant des remords qu'il éprouve et qu'il s'efforce à lui faire partager ; qui finit enfin par dire froidement :

Qu'il achève et dégage sa foi,  
Et qu'il choisisse après, de la mort ou de moi.

cette femme à coup sûr n'a ni l'amour du cœur, ni celui des sens ; elle n'a pas même celui du pays qui lui sert de manteau pour déguiser sa haine. Que lui importe l'esclavage de Rome, à elle qui vit dans les splendeurs de la cour d'Auguste ; elle met son cœur et sa main au prix du sang de son bienfaiteur, de l'homme qui peut dire d'elle :

Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,  
Qu'en te couronnant roi, je t'aurais donné moins.

Cette femme veut venger le meurtre de son père, meurtre qui remonte à son enfance. Ce sentiment, si jamais la vengeance peut être considérée comme un droit légitime, pourrait peut-être encore trouver une excuse ; mais il est impossible de le concilier avec son amour pour Cinna. L'amour fait tous les sacrifices ; si elle l'aimait véritablement, elle lui ferait celui de sa vengeance, elle considérerait les périls qui vont l'environner, sa mort presque certaine dans une entreprise dont le succès est plus que douteux ; elle y pense parfaitement, elle se retrace à elle-même tous ces périls, et loin d'en être épouvantée, elle étouffe dans son cœur ces réflexions qui devraient le briser, et elle s'écrie :

Tout beau ma passion, deviens un peu moins forte.

Cette passion assurément n'est pas celle de l'amour.

Chimène aussi avait son père à venger, son père tué par son amant, sous ses yeux en quelque sorte. Cette plaie était saignante ; mais Chimène aimait Rodrigue, elle l'aimait de cet amour vrai, de cet amour du cœur, qui ne raisonne pas ; et lorsque celui-ci, poussé par son désespoir à ne point vouloir défendre sa vie contre don Sanche, lui dit :

Je vais lui présenter mon estomac ouvert,  
Adorant en sa main la vôtre qui me perd,

Chimène oublie tout, elle oublie la mort si récente de son père, elle oublie ce devoir impérieux qui devait l'arrêter, elle oublie toutes les convenances humaines : emportée par sa passion, elle ne voit plus que la mort de l'homme qu'elle aime ; ce sentiment seul la domine, tout s'efface autour d'elle, et c'est presque sur le corps sanglant de son père qu'elle ose dire à son amant :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.  
Adieu, ce mot lâché me fait rougir de honte.

Elle sent toute l'étendue de la faute qu'elle vient de commettre, mais l'amour, plus fort, a commandé : elle a obéi. Emilie commande à l'amour, elle, et ne lui obéit pas.

Ce rôle d'Emilie est d'une composition bien plus difficile à saisir ; il offre bien d'autres complications que celui de Roxane. Chez celle-ci, quel que soit l'entraînement qu'elle éprouve pour Bajazet, qu'il parte du cœur ou des sens, toujours est-il qu'il produit les mêmes effets, la jalousie, l'humiliation profonde de se voir méprisée, de voir une femme inférieure l'emporter sur elle, de se voir dédaignée, elle, jeune, belle, sultane, offrant un trône avec sa main, par un homme qui, en définitive, l'a jouée, qui lui a laissé entrevoir qu'elle était aimée de lui, lorsqu'au fond elle était dupe d'une insigne fourberie, comme le dit Janin. Les mœurs du sérail ne sont pas celles du monde civilisé : elle commande, elle est souveraine, elle a droit de vie et de mort ; les passions musulmanes sont sans frein ; elles sont terribles, elles tuent ; Roxane est musulmane, elle est outragée, elle se venge, elle tue. Tout cela ne constitue au fond qu'un seul sentiment, dont le principe est toujours le même, que par conséquent toute femme peut comprendre : jalousie, vanité blessée, passion déçue ; ce sont là les véritables nuances du rôle ; l'exécution des détails en est plus ou moins difficile, voilà tout. Or peut-on mettre en question que la femme qui joue le rôle d'Emilie avec une grande supériorité ne comprenne pas celui de Roxane ? je ne le pense pas, et ce n'était pas là peut-être qu'il fallait chercher la cause de la chute de Rachel dans *Bajazet*.

Cette chute ne pouvait provenir d'un défaut d'intelligence, la sienne n'était pas contestable ; il fallait donc chercher ailleurs les raisons qui avaient pu la paralyser. Ces raisons sont faciles à apprécier : plus son succès grandissait, plus elle commençait à comprendre toute la responsabilité qui pesait sur elle : tranquille jusque-là lorsqu'elle jouait ces mêmes rôles, études premières de son enfance, avec lesquels un public peu nombreux l'avait familiarisée, elle marchait calme, sans crainte, sur un terrain

battu ; elle était maîtresse d'elle-même ; elle s'appartenait tout entière ; mais le jour où il a fallu, devant l'élite de la société parisienne, attendre avec impatience cette nouvelle épreuve, aborder un rôle qui seul domine toute une pièce, un rôle considéré comme l'une des pierres de touche du talent d'une actrice, ce jour-là sa tâche a commencé à lui sembler difficile, elle l'a redoutée, dès lors elle a manqué de confiance, et manquer de confiance au théâtre, c'est perdre toutes ses facultés ; de là naît le trouble, du trouble le désordre des idées, du désordre des idées l'impossibilité de les reproduire ; alors on s'égaré, on se perd, on ne s'entend plus soi-même, et l'on ne peut faire comprendre aux autres ce qui n'arrive plus nettement à l'esprit. L'inspiration, ce dieu des comédiens qui les illumine parfois de son immortelle flamme, les abandonne, et les qualités les plus précieuses, la plus haute intelligence s'éteignent momentanément devant ces émotions puissantes qu'il est impossible de maîtriser. Telle était la vraie situation de Rachel.

Mais ces émotions se dissipent, elles n'exercent pas constamment une aussi triste influence ; elles deviennent même parfois une leçon utile ; elles font naître la pensée, la réflexion, elles donnent, à qui sait en profiter, des armes pour les combattre ; si elles altèrent un moment les facultés, elles ne les détruisent pas, ces facultés renaissent avec le calme, on les retrouve entières, elles s'augmentent encore de l'expérience, et l'échec de la veille peut être effacé le lendemain par un immense triomphe ; c'était ce qu'il aurait peut-être fallu prévoir, et suspendre un peu son jugement. Ce fut aussi ce qui me détermina à maintenir le spectacle annoncé pour le soir, me réservant, dans le cas où ce feuilleton aurait impressionné trop vivement Rachel et où elle me ferait demander de ne pas jouer, de céder sans aucune observation à son désir, quelque scandale qui dût en résulter. Il n'en fut pas ainsi : à deux heures, M. Félix vint, comme à l'ordinaire, me demander les billets que j'étais dans l'usage de lui donner chaque fois que sa fille jouait ; il me dit seulement : « Eh bien, vous êtes plus

fort que moi : Rachel est une bête, elle l'a voulu, je m'en lave les mains. La voilà déjà [bien arrangée dans le *Journal des Débats* ! Rejouez donc un rôle sur un pareil feuilleton ; cela n'a pas le sens commun. — Calmez-vous, Monsieur ; c'est dans son intérêt que j'ai cru devoir tenter cette seconde épreuve, et si ce soir elle ne prenait pas une revanche bien complète, je n'hésiterais pas à retirer la pièce. — Il valait mieux la retirer tout de suite, dit-il. » Là-dessus je lui remis ses billets et il partit.

Tout le temps qui s'écoula jusqu'à la représentation fut pour moi une suite cruelle d'anxiétés : je ne voulus pas rester au théâtre, je fus me promener aux Tuileries, en proie à une inquiétude qu'il m'était impossible de vaincre, dont ma raison ne pouvait triompher. J'avais emporté le feuilleton de Janin, je le relisais avec dépit. S'il avait été furieux contre la représentation précédente, je le lui rendais bien à mon tour, j'étais furieux contre lui ; en reconnaissant que sa critique était juste au fond, j'en trouvais la forme implacable. Elle me semblait vouloir briser l'idole qu'il encensait la veille. Pas un mot d'indulgence, pas une parole bienveillante ! Pour moi c'était inexplicable. Et je me demandais si, sans qu'il s'en fût aperçu, Rachel ne lui aurait pas communiqué quelque peu du désordre de son esprit. Cette représentation, me disais je, exerce une étrange influence sur tous deux : l'une a manqué à son intelligence ordinaire, et l'autre à sa bienveillance habituelle.

Je n'en étais pas moins dans une grande perplexité : mille pensées plus alarmantes les unes que les autres venaient m'assaillir. Je voyais ce redoutable public, armé de ce feuilleton, plus redoutable encore, se faire à l'avance une opinion défavorable sur tout ce que Rachel allait faire dans ce rôle de Roxane. La peur me gagnait, et je me disais : Si cependant je m'abusais ! Si en effet ce rôle est au-dessus de ses forces ; si ce soir elle reste encore au-dessous d'elle-même, quels reproches à me faire ! je serais sans excuse. Demain la presse, les comédiens, le public, l'autorité, tout sera contre moi. On me déclarera inhabile, inca-

pable ! Eh bien, je donnerai ma démission, je me retirerai, voilà tout ; mais si, contrairement, comme je l'espère, elle sort victorieuse de cette seconde épreuve, elle devra à cette persévérance une position désormais inattaquable. La tache indélébile qu'aurait laissée à sa réputation une chute dans le rôle de Roxane, sera complètement effacée, et rien ne pourra plus troubler la possession de ce sceptre tragique qui semble aujourd'hui prêt à s'échapper de ses mains.

Raffermi par ces dernières réflexions, j'attendis avec plus de calme l'heure de la représentation. Au moment du spectacle, je montai à sa loge ; elle était prête et toujours superbe sous son costume. « Eh bien, mon enfant, comment vous trouvez-vous ? » lui dis-je d'un ton assuré. — Bien, me dit-elle en souriant ; j'ai fait ce que vous avez voulu, mais ça n'a pas été sans peine. J'ai eu une terrible lutte à soutenir. — Je vous en remercie, vous en êtes sortie victorieuse, et il en sera de même, j'en suis convaincu, de celle qui vous reste à soutenir encore. — Oh ! je crois que cela ira mieux ce soir. — Vous n'avez donc pas peur ? — Non. — J'aime cette confiance, elle est d'un bon augure. Vous avez vu l'article de Janin ? — Oui, il m'habille joliment. Je suis furieuse, mais c'est une raison de plus pour me monter. — Fort bien, la colère est parfois un stimulant utile. Et tenez, je vais vous conter une petite anecdote qui m'est personnelle, et qui vous en donnera la preuve. En 1808, je fus engagé à la cour de Saint-Petersbourg pour jouer les premiers rôles de la tragédie avec Mlle Georges, alors dans toute la splendeur de sa beauté et la puissance de son grand talent. Le jour de mon début, je jouais Oreste, d'*Andromaque*. Je fus tellement impressionné, en entrant en scène, à l'aspect de cette salle immense, de ce public nombreux, de ces femmes resplendissantes de toilettes, de diamants, que, comme vous l'autre jour, je perdis complètement la tête ; ma voix ordinairement puissante était étouffée, tremblante, et se faisait à peine entendre ; mon émotion était tellement vive qu'à peine je savais ce que je faisais et où j'étais ;

ma mémoire redisait machinalement les vers que j'avais appris, et je jouai tout le premier acte sans me rendre compte de ce que je disais. Je fus reçu très-froidement, aucune marque d'approbation ne me fut accordée ; j'en étais à me demander si j'aurais le courage de continuer la pièce, lorsque, placé au coin d'une coulisse, j'entendis de l'autre côté deux acteurs du théâtre qui causaient entre eux et ne pouvaient me voir ; ils parlaient de moi. L'un disait : C'était bien la peine de venir à 700 lieues pour faire une pareille culbute. A l'instant même mon sang ne fit qu'un saut des pieds à la tête ; je rentrai en scène sous l'impression de cette vive piqûre, ayant perdu toute crainte, ne me préoccupant plus des spectateurs, tout entier à mon rôle. J'enlevai les applaudissements et ils me suivirent jusqu'à la fin de la pièce. Peut-être ai-je dû mon succès à la colère que m'avait fait éprouver ce propos, dont je les remerciai plus tard. Vous voyez qu'elle peut, en certaines circonstances, exercer une influence heureuse, profitez-en. » On allait commencer ; je l'accompagnai au théâtre et je fus m'enfermer seul dans ma petite loge. La salle était comble, mais les dispositions du public me semblaient plus froides qu'à l'ordinaire.

Dès son entrée en scène, je fus rassuré, malgré l'accueil beaucoup moins chaleureux qu'elle reçut du public, comparative-ment à celui qui lui avait été fait à la première représentation. Rachel me parut calme, maîtresse d'elle-même, sa voix était ferme, sa diction soutenue, énergique, et dans ces premiers vers :

Allez, brave Acomat, assemblez vos amis,  
De tous leurs sentiments venez me rendre compte ;  
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte,  
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien  
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.  
Allez et revenez.

ce n'était déjà plus cette jeune fille perdue dans le sérail,

comme l'avait dit Janin, c'était bien la sultane impérieuse donnant ses ordres et voulant être obéie. De ce moment elle s'était posée comme souveraine absolue, dominant tout ce qui l'entourait de sa puissance et de sa supériorité. Le public saisit cette première nuance du rôle, et ses applaudissements prouvèrent l'impression favorable qu'elle avait produite. Plus loin elle fut admirable dans ce morceau :

Grâces à mon amour, je me suis bien servie  
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie.  
Bajazet touche presque au trône des sultans :  
Il ne faut plus qu'un pas ; mais c'est où je l'attends.  
Malgré tout mon amour, si dans cette journée  
Il ne m'attache à lui par un juste hyménée ;  
S'il ose m'alléguer une odieuse loi ;  
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait rien pour moi :  
Dans le même moment, sans songer si je l'aime,  
Sans consulter enfin si je me perds moi-même,  
J'abandonne l'ingrat et le laisse rentrer  
Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer !

Cet acte fut un premier triomphe. Je n'avais plus d'appréhensions. Rachel s'appartenait tout entière, et cet empire sur elle-même soumettait le public à ses inspirations et à la puissance de son talent. Son succès ne pouvait plus être douteux.

Au second acte, toute la scène avec Bajazet excita des transports unanimes. Lorsqu'irritée par sa froideur, avec une ironie impérieuse qui n'était plus celle d'Hermione, elle lui dit :

Je vous entends, seigneur. Je vois mon imprudence ;  
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.  
Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger  
Où mon amour trop prompt vous allait engager.  
Pour vous, pour votre honneur, vous en craignez les suites,  
Et je le crois, seigneur, puisque vous me le dites.  
Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,  
Les périls plus certains où vous vous exposez ?

sa voix était incisive et âpre ; sans menace apparente, elle faisait cependant pressentir la catastrophe terrible qui termine la pièce. Puis, lorsque emportée par la colère, elle accable Bajazet et lui déclare que sa vie est entre ses mains et qu'elle en va disposer ; lorsqu'elle est prête à sortir pour exécuter cette menace et que, par un retour sur elle-même, soit entraînement du cœur ou des sens, elle s'arrête, revient à lui en disant :

Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime.

Vous vous perdez,

elle produisit une sensation immense et fut couverte d'applaudissements. Cette femme qui commande l'amour, qui veut être aimée, qui aime malgré les dédains cruels dont elle se voit accablée, avait trouvé un accent de cœur si puissant, qu'il se communiqua spontanément à toute la salle ; mais lorsqu'enfin complètement désabusée et la colère l'emportant sur l'amour, elle s'écrie :

Ah ! c'en est trop enfin. Tu seras satisfait.

Holà ! gardes, qu'on vienne. Acomat, c'en est fait ;

Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire ;

Du sultan Amurat je reconnais l'empire,

Sortez. Que le sérail soit désormais fermé,

Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé,

sa voix, son regard, son geste, semblaient lancer la foudre ; tout tremblait devant elle ; et le public, un instant frappé de stupeur, dut mettre un intervalle entre son émotion et ses applaudissements, qui, comme un tonnerre, se prolongèrent ensuite longtemps encore après sa sortie.

Au troisième acte, lorsqu'une seconde fois abusée par une autre méprise qui lui fait croire à un retour de Bajazet vers elle, elle acquiert la certitude qu'elle est encore déçue, lorsqu'il répond froidement aux sentiments qu'elle lui exprime par quelques vers qui se terminent ainsi :

Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,

Je vais de vos bontés attendre les effets,

sa physionomie retraçait d'une manière tellement puissante les émotions de son âme, qu'elle offrait à la fois un mélange d'humiliation, de doute, de colère et de haine. Sans qu'elle prononçât une parole, sans qu'elle fit un seul geste, par la seule force de la mobilité de ses traits, elle communiquait au public toutes les impressions diverses qui l'agitaient : son silence était plus énergique que sa voix, il était sublime ! c'était l'art théâtral poussé au plus haut degré de perfection. On n'applaudissait plus, on admirait.

Je dois dire cependant que dans cet acte Mlle Rachel a fait une faute grave, que le public n'a point remarquée et qui n'a nui en rien à l'effet de la scène ; mais elle n'en subsiste pas moins, et je la signalerai après ce compte rendu.

Au quatrième acte, Rachel a prouvé que, malgré son jeune âge, elle comprenait parfaitement cette différence qui existe entre la passion des sens et celle du cœur. Elle a reproduit avec une énergie terrible toutes les phases de ce sentiment sec, personnel, égoïste, qui, comme le signale si bien Janin dans son feuilleton, veut de l'amour ou du sang. L'amour vrai ne tue pas ; la femme qui aime sans être aimée gémit, souffre, meurt en aimant encore celui qui lui préfère une autre femme. Roxane tue parce qu'elle n'aime pas de cet amour ; que l'orgueil, la vanité blessée, le désir, sont les seuls sentiments qui l'animent ; qu'elle veut cet homme, même en sachant qu'elle n'en est point aimée. Elle le dit très-positivement au cinquième acte :

Viens m'engager ta foi, le temps fera le reste !

Atalide pleure parce qu'elle aime véritablement ; Roxane se venge, tue et ne pleure pas : c'est la lionne qui caresse ou déchire. Rachel a parfaitement saisi cette nuance difficile ; elle a fait comprendre que l'amour n'entraîne pour rien dans les émotions de son âme ; que la jalousie orgueilleuse, le dépit, la colère, la dominaient seuls. Avec quelle joie cruelle elle torturait Atalide en

lui montrant l'ordre d'Amurat demandant la tête de Bajazet ! comme elle suivait de l'œil toutes ses impressions, tous ses mouvements ! Son regard, comme celui du serpent, semblait la fasciner pour l'obliger à se trahir. Enfin, avec quelle glaciale impassibilité elle répondait à cette interrogation d'Atalide :

Quoi donc ! Qu'avez-vous résolu ?

D'obéir.

Et lorsqu'à ce premier arrêt de mort de Bajazet Atalide perd connaissance, avec quelle sécheresse, quel froid dédain elle a dit :

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine.

Mais au moins observez ses regards, ses discours,

Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

Elle fut admirable encore dans le monologue qui suit et qui est tout de raisonnement et de passions haineuses. Ce n'était plus l'interprète des sentiments de Racine, c'était Roxane elle-même calculant sa vengeance, la soumettant à une perfide dissimulation :

Je saurai bien toujours retrouver le moment

De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant ;

Dans ma juste fureur, observant le perfide,

Je saurai le surprendre avec son Atalide,

Et d'un même poignard les unissant tous deux,

Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux !

Puis à la scène suivante, lorsque Zatime lui remet le billet trouvé sur Atalide, comme, à chaque mot de ce billet, elle était frappée de stupeur ! comme sa voix était sombre et altérée ! Son corps frémissait ! tout en elle annonçait l'éclat terrible qui suit cette lecture :

Ah ! de la trahison me voilà donc instruite !

et qui plus loin amène cet accès de fureur, présage certain de la mort de Bajazet :

Ah ! si pour son amant facile à s'attendrir,  
La peur de son trépas la fit presque mourir,  
Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle  
De le montrer bientôt pâle et mort devant elle,  
De voir sur cet objet ses regards arrêtés,  
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés !

Jamais tragédienne n'a fait éprouver au public de pareilles sensations ; jamais une attention plus soutenue, plus vive n'a captivé les spectateurs. Quelles émotions profondes ! quel silence expressif ! Vainement quelques mains indiscretes voulaient le rompre par des applaudissements : au même instant ils étaient étouffés par ce son insaisissable qui dit énergiquement : « Taisez-vous, écoutez ! » Mais aussi après l'acte, quels transports ! quels trépignements, quelles manifestations bruyantes ! Rachel, redemandée à grands cris, dut reparaître. Je dirai plus tard ce que je pense de cette ridicule ovation au milieu d'une pièce.

Me voilà arrivé à cette grande péripétie du cinquième acte, à cette scène entre Roxane et Bajazet, dont la vie, sans qu'il le soupçonne, dépend d'un seul mot. Cette scène, l'une des plus belles, des plus dramatiques de notre théâtre classique, en ce qu'elle laisse le spectateur dans l'indécision de son dénoûment ; qu'il peut espérer que ce mot, arrêt de mort, ordre d'exécution, ne sera point prononcé, a produit un sentiment de terreur indéfinissable. Rachel l'a préparée et conduite avec un art admirable jusqu'au moment où, arrivée au dernier paroxysme de l'emportement et de la colère, Roxane ose placer Bajazet dans cette cruelle alternative de choisir entre sa vie et la mort d'Atalide :

Ma rivale est ici ; suis-moi sans différer ;  
Dans les mains des muets viens la voir expirer.  
Et libre d'un amour à ta gloire funeste,  
Viens m'engager ta foi, le temps fera le reste.  
Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

L'horreur de Bajazet à cette atroce proposition ne peut laisser de doute sur la catastrophe qui va suivre. Le public ému, palpitant, dont l'anxiété s'accroît sans cesse, attend avec effroi ce mot terrible : *Sortez!* que Roxane prononce enfin, non pas avec emportement, mais avec une détermination de vengeance réfléchie, avec cette horrible pensée invinciblement arrêtée que cet homme doit mourir s'il refuse. L'accent sombre, le geste impérieux, le regard étincelant de Rachel, à ce mot : *Sortez!* furent si puissants sur les spectateurs, qu'ils voyaient Bajazet percé de coups se débattre entre les mains des muets. Jamais impression ne fut aussi profonde.

Il est impossible de prendre une revanche plus éclatante. Jusque-là Rachel, admirée dans ses précédents rôles, venait en quelque sorte de faire pâlir ses premiers succès, par un triomphe qui semblait les effacer tous. De ce jour le rôle de Roxane devint sa plus belle création; ce fut celui qui exerça le plus d'influence sur le public. Cette représentation fut une véritable solennité; elle restera dans les fastes de la Comédie-Française comme un grand souvenir. Rappelée unanimement, Rachel reparut et fut reçue avec des acclamations qui tenaient du délire; une avalanche de bouquets vint fondre sur elle, au risque de la blesser. Il fallut faire relever par des garçons de théâtre ces trop nombreuses marques embaumées de la satisfaction publique. Cette ovation est toute naturelle après la pièce : c'est un remerciement que le public fait à l'acteur du plaisir qu'il lui a procuré; c'est un hommage rendu au talent; mais que, pendant le cours de la représentation, dans un entr'acte, lorsque l'action n'est que suspendue et marche toujours, on oblige un des principaux personnages de la pièce (ce n'est plus l'acteur) à venir froidement saluer le public, n'est-ce pas détruire toute illusion? Lorsque le comédien fait tous ses efforts pour substituer à son individualité celle du personnage qu'il représente, n'est-ce pas le rappeler insolitement à la sienne? Ce salut ne semble-t-il pas dire : Calmez vos émotions, Messieurs; dans tout ce que j'ai dit et fait il n'y a rien

de vrai ; je ne suis impressionné en aucune manière ; vous le voyez, je vous salue gracieusement, j'ai le sourire aux lèvres, et je vais recommencer. Ce misérable usage, importé d'Italie, devrait être à jamais proscrit sur la scène française, où bientôt alors on finirait par saluer le public après chaque applaudissement, comme le font déjà nos acteurs d'opéra-comique.

J'ai dit précédemment qu'au quatrième acte Mlle Rachel avait fait une faute grave, que cette faute n'avait pas été remarquée du public, cela est vrai, mais qu'elle ne subsistait pas moins, et je crois devoir la signaler. Cette faute, il le faut dire, est un véritable contre-sens.

Après la sortie glaciale de Bajazet, qui se termine par ces deux vers, déjà rapportés :

Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,  
Je vais de vos bontés attendre les effets.

Pour la seconde fois, Roxane, désabusée sur les sentiments de Bajazet, dit :

De quel étonnement, ô ciel ! suis-je frappée,  
Est-ce un songe, et mes yeux ne m'ont-ils point trompée ?  
Quel est ce sombre accueil et ce discours glacé  
Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé.  
J'ai cru qu'il me jurait que jusques à la mort  
Son amour me laissait maîtresse de son sort.  
Se repent-il déjà de m'avoir apaisée ?  
Mais moi-même, tantôt, me serais-je abusée ?  
Ah ! Mais il vous parlait ? Quels étaient ses discours,  
Madame ?

Tout ce couplet, Mlle Rachel l'a dit au public, jusques et y compris l'exclamation : *Ah !* qu'elle a jetée avec beaucoup d'énergie et qui a été fort applaudie ; puis, s'adressant ensuite à Atalide, elle a repris... *Mais il vous parlait ?* ceci est évidemment faux et contraire à la pensée de l'auteur. Il a voulu que

l'exclamation *ah!* fût la conséquence du premier trait de lumière qui éclaire Roxane sur l'amour de Bajazet et d'Atalide. Et en effet il lui fait dire :

Mais moi-même, tantôt, me serais-je abusée?

Donc elle s'interroge, elle cherche dans son esprit les causes de la froideur, de l'indifférence de Bajazet. A ce moment elle doit porter ses regards sur Atalide, qui se trouve près d'elle, et dont l'attitude contrainte, la contenance embarrassée lui donne le premier soupçon de cet amour et lui fait pressentir sa rivale. C'est alors qu'à part et à elle-même elle doit prononcer avec un sentiment amer de jalousie l'exclamation *ah!* qui n'est en effet que l'expression de la découverte qu'elle vient de faire, puis reprendre d'un ton soupçonneusement interrogatif : *Mais il vous parlait?* etc. La preuve en est évidente; elle se trouve dans les premiers vers qu'elle dit lorsqu'elle est restée seule :

De tout ce que je vois, que faut-il que je pense,  
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence?  
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ?  
N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard?  
Bajazet interdit, Atalide étonnée.  
O ciel! à cet affront, m'auriez-vous condamnée?

Certes, M. Samson ne lui avait pas indiqué cette scène comme elle l'a dite, mais, dans le trouble de la première représentation, elle avait tout oublié, tout confondu. Il est à remarquer d'ailleurs que ce morceau fut presque le seul applaudi. A la seconde, elle avait conservé le souvenir de ces applaudissements, et l'a dit de la même manière : il a également réussi. Le public s'est trompé avec elle et l'avait justifiée. Cependant, sur l'observation qui lui en fut faite, elle essaya, à la troisième représentation, de profiter de l'avis qui lui avait été donné; mais soit que le public attendît autre chose, soit qu'elle n'ait pas suffisamment indiqué cette nuance, elle ne produisit aucun effet, et, sacrifiant l'intelligence vraie de la scène au désir d'être applaudie, Rachel a persisté

dans sa première diction. C'est le seul contre-sens que je lui ai jamais vu faire ; il est resté pour moi une tache à son rôle de Roxane ; c'est pour cela que je l'ai signalé. Au surplus, les grands effets scéniques adoptés par les comédiens deviennent pour eux une seconde nature ; ils les changent difficilement, même en reconnaissant qu'ils ont tort, surtout lorsque le public tombe avec eux dans l'erreur. En voici une autre preuve. En causant avec Talma de son rôle d'Hamlet, je me permis de lui dire un jour : « Ne vous trompez-vous pas, mon ami, à la scène du troisième acte, lorsque, cherchant à découvrir les meurtriers de votre père, vous faites raconter par Norceste, devant Claudius et Gertrude, la mort analogue du roi d'Angleterre, et qu'en parlant de Claudius, Norceste dit : *Il n'est point troublé. — Non, mais regarde ma mère!* dites-vous d'un accent terrible, avec une expression qui glace le spectateur. Cela est-il vrai? cela est-il naturel? Hamlet peut-il acquiescer la conviction de la culpabilité de sa mère sans une profonde douleur? Son cœur jusque-là a dû se refuser à cette conviction ; il a dû la repousser avec horreur, et, lorsqu'il ne peut plus douter, il me semble que ce devrait être en fondant en larmes qu'il dût dire à Norceste : « Non, mais regarde ma mère. » Talma accepta parfaitement cette observation, et, à l'une des représentations suivantes, il le dit de cette manière. Mais le public, accoutumé au premier effet, déconcerté dans son attente, resta froid, impassible, et Talma revint à son premier système, qu'il a constamment maintenu.

On peut facilement comprendre tout le bonheur que j'éprouvais ; pour la première fois, peut-être, un petit sentiment de vanité me monta à la tête. Rachel, en se relevant elle-même, venait aussi de relever son directeur, traité la veille encore par presque tous avec tant de sévérité, que l'on accusait d'entêtement, d'obstination inexcusable, qui allait porter le dernier coup à la tragédie à peine relevée, et tout perdre par la maladresse de son choix. Que devenaient maintenant toutes ces accusations? Qui donc avait eu raison, seul, contre tous? C'était moi, et, je l'avoue, j'en étais

fier; aussi je quittai vivement la salle, brûlante encore des applaudissements dont elle venait de retentir, pour aller féliciter Rachel et la remercier de l'éclatante justification que son immense succès me faisait obtenir. Mais déjà cette loge, déserte après la première représentation de *Bajazet*, était encombrée à tel point, que Rachel, en m'apercevant, eut beaucoup de peine à fendre la presse pour se jeter dans mes bras et me dire tout bas : « Merci, je savais bien que vous aviez raison, moi. » Ma présence embarrassait beaucoup de monde : je retrouvais là quelques-unes des personnes ayant insisté la veille pour que la seconde représentation n'eût pas lieu, et qui maintenant accablaient Rachel de louanges; elle n'était pas dupe de toutes ces flagorneries, elle avait le bon esprit de les apprécier à leur juste valeur, et savait fort bien que, parmi ceux qui semblaient se réjouir si vivement de son grand succès, il en était quelques-uns qui, au fond du cœur, se seraient bien plus franchement réjouis si elle avait fait une seconde chute.

A dater de ce jour, la réputation de Rachel n'avait plus à redouter aucune atteinte; comme Louis XIV, elle pouvait dire : « La tragédie, c'est moi. » En effet, ce genre tombé dans l'oubli depuis la mort de Talma, entièrement abandonné du public, venait de se relever avec éclat; il renaissait de ses cendres plus glorieux que jamais. Les œuvres immortelles de Corneille et de Racine, qui semblaient effacées, redevinrent encore une fois l'objet du culte d'une génération nouvelle, étonnée de l'admiration qu'elles leur inspirait. Cette résurrection solennelle a duré dix-huit ans, toute la vie théâtrale de Mlle Rachel, et durerait sans nul doute encore, si une mort prématurée ne l'eût enlevée à cet art qu'elle a cultivé d'une manière inimitable et dans lequel elle a laissé d'impérissables souvenirs.

Après ce grand succès, Mlle Rachel ne fut pas seulement l'objet de l'empressement du public se portant en foule à chacune de ses représentations; elle devint encore l'idole de toutes les réunions aristocratiques de Paris. M. le ministre de l'intérieur, comte Du-

châtel, et Mme la comtesse Duchâtel, furent les premiers à lui ouvrir leurs salons; ce haut patronage fut suivi de celui de Mme Récamier, de M. de Chateaubriand, de la duchesse de Berwick, etc. Bientôt les grandes maisons titrées, celles de la haute finance et celles de toutes les célébrités artistiques, se la disputaient; aucune soirée n'était complète si la présence de Mlle Rachel n'y était annoncée. Elle était le puissant attrait, l'âme de ces cercles brillants si courus, si recherchés, et dont la capitale s'enorgueillissait. Chaque jour elle me demandait les autorisations nécessaires pour qu'elle pût s'y rendre, son engagement lui interdisant le droit de jouer ou de dire des vers ailleurs qu'au Théâtre-Français; je les accordais souvent à regret. La santé de Mlle Rachel était fort délicate, elle ne jouait presque jamais que deux fois par semaine, encore avais-je grand soin, comme je l'ai déjà dit, après un rôle énergique, de mettre à la représentation suivante une pièce moins fatigante pour elle; il lui arrivait parfois de perdre connaissance pendant le cours de ses représentations, qu'il fallait alors interrompre pendant quelques instants. Je savais que dans ces réunions on usait fort largement de son désir d'être agréable, et que, dans la même soirée, on lui demandait parfois quatre ou cinq des plus fortes scènes de ses rôles. Presque tous les jours elle rentrait chez elle à deux ou trois heures du matin, c'était beaucoup plus pénible à coup sûr que l'exercice habituel du théâtre, et je redoutais avec raison les suites de cette vie laborieuse; je lui faisais souvent des représentations, mais je n'avais pas le courage de lui interdire ce nouveau genre de succès qui, se reflétant encore sur ceux qu'elle obtenait au théâtre, doubleraient en quelque sorte sa réputation et concouraient à sa fortune; car de toutes parts elle était comblée de cadeaux de grand prix, qu'elle venait me montrer avec une joie enfantine toute charmante. Elle ne pouvait comprendre cette métamorphose si rapide dans sa position. « Je rêve, me disait-elle un jour, et je crains que tout cela ne s'efface au réveil comme dans les contes; je me demande souvent, en entrant dans ces salons de luxe où je reçois un accueil si empressé, si flatteur : Est-ce bien moi? Naguère

encore vivant dans une obscurité si profonde, en proie à toutes les privations, à toutes les misères, aujourd'hui luttant d'élégance avec ces femmes du grand monde, marchant en quelque sorte de pair avec elles, comme elles déjà couverte de ces diamants dont, il y a trois mois encore, je soupçonnais à peine l'existence. Oh! vous en conviendrez, il y a de la magie dans tout cela. — Celle du talent, répliquai-je; c'est un passe-partout qui ouvre toutes les portes, celles même de la fortune lorsqu'on sait en profiter; songez-y bien.»

Jamais actrice, en effet, ne fut plus suivie au théâtre, ni plus recherchée dans le monde, où elle apportait une simplicité, un charme, une grâce qui la mettaient facilement au niveau de tous. Pour elle, c'était une autre scène dans laquelle elle entrait, comme dans la première, sans embarras, sans appréhension, avec ce grand air qui lui était naturel et la suivait partout. Cependant il ne fallait pas être là seulement l'interprète de nos grands auteurs, il fallait encore payer de sa personne et de son esprit; elle s'en acquittait parfaitement, et l'on admirait la facilité avec laquelle elle soutenait la conversation, le sens et le bon goût de ses réponses jamais recherchées, jamais prétentieuses, toujours franches et naturelles. Elle charmait autant par son esprit que par son talent, et la jeune fille obtenait dans le monde le même succès que l'actrice au théâtre; on aurait pu croire qu'elle avait constamment vécu dans ces régions élégantes qui venaient de lui apparaître.

Ce fut alors que le caractère de Mlle Rachel prit une autre physionomie; elle devint plus sérieuse; la jeune fille disparaissait pour faire place à la femme. Son langage, jusque-là empreint de la légèreté, de l'insouciance du jeune âge, se modifia d'une manière très-remarquable; elle raisonnait, discutait avec une grande lucidité d'esprit; elle devenait même impérieuse dans ses vœux, et là commença cette puissance qu'elle exerça depuis sur la Comédie en la faisant passer par toutes les filières convenables à ses intérêts. Ce fut ainsi qu'elle voulut être d'abord sociétaire; puis,

renonçant à ce titre, redevenir pensionnaire, puis reprendre enfin la première de ces deux qualités, exiger des feux de 500 fr. lorsqu'elle jouait plus de huit représentations par mois, prendre des congés à sa convenance, rester souvent six mois absente de la scène, en un mot, rendre peu profitable pour le Théâtre-Français, auquel elle devait tout, gloire, fortune, honneur, un talent qui aurait dû l'enrichir autant que l'illustrer.

Tout l'hiver de 1838 et les premiers mois de 1839 se passèrent de la sorte : Mlle Rachel jouait et rejouait constamment ses mêmes rôles, toujours avec une pareille affluence; il fallait bien cependant varier un peu son répertoire et la produire dans des ouvrages nouveaux pour elle. J'étais fort embarrassé du choix à faire : sa santé, comme je l'ai déjà dit, était très-délicate, il me fallait donc encore chercher un rôle peu pénible. Je songeai à la reprise d'*Esther*, que l'on n'avait pas jouée à la Comédie-Française depuis la mort de Talma; ce chef-d'œuvre de Racine offrait à Mlle Rachel, sans efforts pénibles, le moyen de faire admirer plus que jamais ce langage puissant et harmonieux de la haute poésie, qu'elle exprimait avec tant de charme. La pièce fut jouée le 28 février 1839 avec un grand succès.

La représentation de retraite de M. Lafon, donnée le 9 avril 1839, m'offrit encore l'occasion de donner à Mlle Rachel un nouveau rôle facile pour elle; elle voulut concourir à cette solennité des adieux au public d'un acteur qui avait brillé longtemps sur la scène française; elle se chargea du personnage de Laodice dans la tragédie de *Nicomède*. Ce fut le dernier rôle nouveau qu'elle joua sous ma direction.

Malgré toutes ces précautions, malgré tous ces soins, ce que j'avais prévu, ce que je redoutais finit par arriver : le 31 août suivant, après une représentation de *Bajazet*, Mlle Rachel fut prise d'une indisposition qui dégénéra rapidement en une maladie grave au point de mettre sa vie en péril; alors se manifestèrent toutes les vives sympathies dont elle était l'objet chaque jour au théâtre.

Chez elle, c'était un concours immense de gens qui, sans la connaître particulièrement, venaient demander de ses nouvelles ; le soir, au spectacle, le public exigeait qu'on lui en donnât avant la représentation. Les journaux publiaient chaque matin le bulletin de son état. Et lorsque la maladie, en perdant de son intensité, rassura ses nombreux admirateurs sur son existence, lorsqu'elle entra en convalescence, des envois de toute nature, propres à la hâter, lui furent faits de toute part ; c'était une profusion témoignant bien vivement du puissant intérêt qu'elle inspirait, et qui devait flatter plus encore son cœur que sa vanité. Cette convalescence fut très-longue, trois mois s'écoulèrent avant qu'elle pût rentrer au théâtre ; elle y reparut enfin, le 29 novembre 1839 par le rôle d'Émilie, de *Cinna*. J'ai assisté depuis près de soixante ans à toutes les représentations solennelles du Théâtre-Français, je puis attester n'en avoir jamais vu une pareille : c'était une vraie fête de famille, un bonheur, une joie inexprimable. On eût pu croire que chaque spectateur retrouvait en Rachel un enfant qu'il avait tremblé de perdre. Après la pièce, la scène était littéralement couverte de bouquets ; à l'un d'eux était attaché un magnifique bracelet garni en pierres fines et diamants. Il est impossible de donner une idée de pareils transports, je craignis même un moment que cette grande émotion que devait éprouver Rachel ne lui devint fatale et ne la fit retomber. Heureusement il n'en fut rien. Le bonheur se supporte facilement et concourt plus parfaitement au rétablissement de la santé que les ordonnances de la médecine. Je crus devoir mettre cependant un assez long intervalle entre cette première rentrée et sa seconde représentation, qui n'eut lieu que le 13 décembre suivant ; à dater de ce jour, elle reprit son service régulier.

Au mois de mars 1840, je quittai la direction du Théâtre-Français. Mlle Rachel avait fait auprès de moi tous les efforts possibles pour m'engager à rester plus longtemps ; des considérations particulières me déterminèrent à persister dans la résolution de prendre ma retraite. Elle voulut me faire ses adieux par le même rôle dans lequel je l'avais fait débiter ; elle joua Camille d'*Horace*,

le 6 du même mois, et je me retirai le 8, heureux d'avoir pu concourir par mes efforts et ma persévérance au succès de cette célèbre actrice.

Depuis, j'ai peu vu Mlle Rachel, si ce n'est à la scène, où j'ai suivi avec un vif intérêt toutes les excursions qu'elle a faites, soit dans l'ancien répertoire, soit dans les ouvrages qui se sont produits et qu'elle a joués : je dois dire qu'elle n'a pas toujours été à la hauteur de sa grande réputation dans ces nouvelles créations. Son véritable domaine était celui qu'elle partageait en quelque sorte avec Corneille et Racine, au génie desquels elle semblait associée. Je l'ai vu avec peine se produire dans le drame et dans la comédie, tentatives qui ne pouvaient rien ajouter à sa renommée, et que le désir seul de mettre son talent à la disposition des auteurs modernes pouvait justifier. Dans le drame, elle trouvait sans nul doute de belles inspirations ; mais il était facile de voir qu'elle ne marchait pas sur un terrain qui lui était familier, qu'elle perdait de ses avantages, et qu'elle ne les retrouvait complètement que lorsque les situations la ramenaient à ses premiers instincts ; elle était d'ailleurs toute poétique, et la prose ne pouvait lui offrir les ressources puissantes qui naissent naturellement du charme et de la mélodie des vers. Dans la comédie, sa nature, par cela même qu'elle était essentiellement tragique, se prêtait avec plus de difficulté aux habitudes simples, franches, naturelles et plus douces de ce genre ; elle y manquait de gaieté ; son sourire, quoique gracieux, avait quelque chose de sévère ; son regard était trop incisif ; sa voix, grave dans la tragédie, avait une âpreté, sinon désagréable, mais qui, par intervalles, contrastait avec le ton de ses interlocuteurs ; ses poses, ses attitudes n'étaient pas toujours aussi naturelles qu'elles auraient dû l'être : elles conservaient souvent ce caractère antique qui la rendait si belle sous le manteau grec ou romain, et sous ce costume de ville, qu'elle portait pourtant avec une grande élégance, on était parfois tenté de soupçonner un poignard. Malgré ces ombres légères, qu'il fallait étudier

pour les apercevoir, il serait injuste de ne pas reconnaître que son talent la suivait partout, et que s'il ne s'élevait pas dans la comédie aussi haut que dans ses grandes interprétations dramatiques, elle y apportait cependant des qualités très-remarquables : elle ne marchait sur les traces de personne, elle était elle-même et se faisait une comédie à part qui lui réussissait parfaitement.

En un mot, on peut résumer la carrière théâtrale de Mlle Rachel, en disant : qu'elle était grande, sublime, dans la tragédie ; belle, puissante, dans le drame ; fine et spirituelle, dans la comédie.

FIN